

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 152. VOL. VI. — SAMEDI 6 SEPTEMBRE 1843.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Etranger. — 4) — 20 — 10.

SUMMAIRE.

Anciennes monnaies démontées. Spécimen de toutes les pièces de six liards qui ont eu cours à diverses époques. — **Histoire de la Semaine** — **Courrier de Paris.** Portrait de Kolombeski, sous-officier centenaire; Statue de Gaillaume de Nussau, dit le Tociturue. — **Le canal de Marseille et l'aqueduc de Rouquellour.** Deux Gravures. — **Rosa et Gertrude.** Roman, par M. R. Topffer. (Suite.) **Les Limousins,** par M. Max Radiguet. Cinq Gravures. — **Encre de chasses en Russie,** par Louis Viardot. — **Académie des Sciences.** Comptendu des s^{ci} et s^{ci} du premier semestre de 1843. Sciences mathématiques, physiques et chimiques. — **Le Chant des Anges.** Roman; paroles d'Hégésippe Moreau, musique de M. Georges Bousquet. —

Feuille bibliographique. — **Adresses** — Étude du caractère par la chaussure, d'après Crikshank. Deux Gravures. — **Tir au pistolet dans un salon.** Deux Gravures. — **Rébus.**

Anciennes monnaies démontées.

SPÉCIMEN DE TOUTES LES PIÈCES DE SIX LIARDS QUI ONT EU COURS A DIVERSES ÉPOQUES.

Depuis quelques jours, la fonte se presse aux portes de l'Hôtel des Monnaies; de tous côtés arrivent des négociants,

des comptables, des gens de la campagne qui se hâtent d'échanger contre de la monnaie d'argent les pièces de billon que de récentes ordonnances viennent de décrier. Cette opération, si simple en apparence, se complique cependant par l'existence dans la circulation d'une très-grande quantité de monnaies faussées ou de pièces éraflées qui ne peuvent être reçues par le gouvernement, par la raison fort bonne qu'il ne les a point émises. En tout temps, l'Etat s'est opposé à l'introduction en France de monnaies dont l'aspect général, rapportant nos espèces, facilitait l'admission, tandis que leur poids et leur titre inférieur favorisaient une fraude dangereuse dans les transactions commerciales. Sous Louis XV, des édits de 1728 et de 1760 firent défense à toute personne, sous peine d'une

PIÈCES REÇUES A LA MONNAIE.

(Ancienne pièce repoinçonnée.)

(Charles VI.)

(Louis XI.)

(Charles VIII.)



(Louis XII.)



(François I^{er}.)



(Henri II.)



(Henri III.)



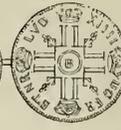
(Henri IV.)



(Louis XIII.)



(Louis XIV.)



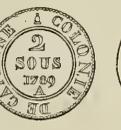
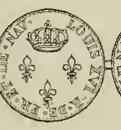
LOUIS XV



amende de 5,000 livres, d'introduire dans le royaume aucune espèce de billon de fabrication étrangère. Malgré ces avertissements, les monnaies de Liège, de Savoie, les batz de Suisse et de Neuchâtel n'en sont pas moins très-communes dans la circulation. On sait aussi que la France a toujours fait fabri-

quer pour ses colonies des monnaies particulières qui n'avaient cours que dans les pays pour lesquels elles ont été frappées. Les pièces de deux sous et de trois sous de Cayenne, malgré leur ressemblance avec nos pièces de six liards, ne seront donc pas reçues à l'Hôtel de la rue Guénégaud. Plus

(Pièces des colonies, Ile de France, Guiana, Bourbon et pièces de Neufchâtel, Berce, e^c., non reçus à la Monnaie.)



PIÈCES DE DIZ CENTIMES

BONNE



MAUVAISE



G. Fournier del.

seurs journaux ont publié des indications chimiques pour aider à discerner celles d'entre les pièces de billon qui ne peuvent être acceptées. *L'Illustration*, pour venir au secours du numéraire, use du puissant moyen dont elle dispose. En offrant ici la figure des pièces de billon bonnes et mauvaises divisées en deux séries, elle fournit un moyen de distinction aussi prompt que facile pour tout le monde.

Les monnaies de billon du module des pièces six liards ont commencé en France sous le règne de Philippe de Valois, qui les avait mises en circulation pour des gros d'argent. Comme ces pièces de bas aloi étaient blanchies à la surface, on les appela *blanches*, non qu'elles ont conservé jusqu'à François I^{er}. Alors on leur donna celle de *doctain*, parce qu'elles valaient douze deniers.

Sous Louis XIV et Louis XV, les monnaies de billon se nommèrent pièces de six blancs et de trente deniers; enfin, depuis près d'un siècle, elles circulent toutes indistinctement avec la valeur de dix-huit deniers ou d'un sol et demi, manière de compter absolument inconciliable avec notre système décimal.

Histoire de la Semaine.

De tous côtés on fait râlâche; le Palais-de-Justice a, lui aussi, fermé ses portes comme l'avaient déjà fait les Chambres, les écoles, les collèges. Les théâtres n'ouvrent les leurs que pour remplir les conditions de leurs privilèges, et ne reçoivent la visite que de bien rares spectateurs. Un seul lieu, un seul établissement public se voit, en ce moment de vacances, plus fréquenté qu'il ne l'a jamais été; pour lui on renonce aux voyages en Suisse, aux tournées au bord de la mer; que de lièvres, que de perdreaux lui devront la vie! La Bourse est en ce moment encombrée par une foule qui ne se montre nulle part ailleurs. Chacun est en voie d'y faire fortune, parce que tout le monde s'est mis encore une fois à la hausse sur les chemins fâils et sur les chemins à force. On revient à un prix plus élevé ce qu'on a acheté à un prix inférieur, et l'acquéreur trouve lui-même une demi-heure après à réaliser un bénéfice; c'est fort commode, comme on voit, mais doit-on le voir longtemps? Toute l'attention des boursiers, ces derniers des Parisiens, est portée vers l'adjudication qui doit avoir lieu mardi prochain. Sans doute, depuis la fusion opérée des compagnies rivales, pour l'exploitation du chemin de fer du Nord, cette enchère a perdu beaucoup de son piquant et de son attrait de curiosité. Mais, pour une foule d'intérêts, elle a encore une importance immense; les actions de la compagnie Rothschild, sont d'avance fort demandées, mais ce n'est qu'alors que l'ouverture de sa soumission et celle du paquet cacheté du ministre auront établi la durée de la concession, que la prime à laquelle elles auront raisonnablement droit pourra être sérieusement calculée. Jusqu'ici on joue, on parle, alors seulement on traite. Tous les gens qui possèdent une promesse d'action dans une des innombrables compagnies de Strasbourg, de Nantes, de Paris à Lyon, de Lyon à Avignon, ont les yeux tournés vers ce qui se doit passer le 9 au ministère des travaux publics et à la Bourse. Cette première adjudication exercera sur toutes celles qui doivent la suivre une influence qu'on se flatte de pouvoir apprécier dès le premier jour. Par avance, on semble croire que cette influence sera toute favorable; aussi chaque jour voit-il naître une campagne nouvelle si non pour exploiter un des chemins votés, du moins dans l'espoir d'être admise dans une fusion. Mais, à force de compagnies et de versements de toutes parts, l'argent se fait rare, et il est permis de se demander si les nouveaux vents trouveront leur capital social.

Nous disions tout à l'heure que les tribunaux sont entrés en vacances; les affaires de bourse et de chemins de fer n'en accordent pas au tribunal de commerce. Des actionnaires d'une compagnie se sont trouvés forcés pour retard de paiement par le conseil d'administration. Ils ont attaqué cette décision. Bien entendu, le public ne s'est passionné ni pour des actionnaires qui semblaient vouloir se réserver d'être, selon leur choix et suivant l'avantage ou le désavantage de la situation, en dehors ou en dedans, ni pour des administrateurs qui, par un calcul analogue, avaient trouvé commode de ne pas leur adresser un avis de tenue fait. Quant au tribunal, il a jugé que le retard des actionnaires temporisait était compromettant pour les actionnaires sérieux, et il a repoussé la demande des premiers.

LISTES ELECTORALES ET LISTIONS. — Des comités se sont formés presque dans tous les arrondissements pour l'examen, la rectification et le complément des listes électorales. A Paris, le premier tableau rectifié porte 522 additions. Au 15 et au 20 de ce mois, il en sera publié de nouveaux. Enfin les listes seront définitivement arrêtées le 20 du mois prochain. Mais, pour être admise, toute réclamation doit être faite au plus tard le 50 septembre. — Les neuf collèges dont les élus viennent d'être nommés pairs de France sont convoqués, les uns le 20, les autres le 28 pour leur choisir des successeurs. Ce n'est qu'après le résultat de ces élections partielles que le ministère se décidera à dissoudre, ou y renoncera.

CONSEILS DE PRIX D'HOMMES. — M. le ministre du commerce vient d'écrire au préfet de la Seine pour l'inviter à soumettre un conseil municipal de Paris la proposition de créer trois nouveaux conseils de prix d'hommes pour les tissus, pour les produits chimiques et pour les produits divers, et de voter les allocations nécessaires à leur établissement.

STATISTIQUE DE LA PEINE DE MORT. — Les publications du ministère de la justice sur la statistique criminelle viennent de donner lieu à un travail où nous trouvons le relevé suivant. Dans un espace de huit années, de 1856 à 1863, il y a eu, en France, 573 condamnations à mort, et 245 exécutions. En voici le détail par année :

1856 — 50 condamnations, 22 exécutions.
1857 — 55 — 25 —
1858 — 44 — 21 —

1859 — 59 — 22 —
1860 — 51 — 43 —
1861 — 50 — 55 —
1862 — 42 — 29 —
1863 — 50 — 29 —

Les 573 condamnations se répartissent ainsi d'après la nature des crimes : 225 pour assassinat, 54 pour meurtre, 24 pour empoisonnement, 24 pour paricide, 18 pour infanticide, 12 pour incendie, 1 pour séquestration avec torture. — On a pris la peine aussi de classer les exécutions par département. Mais la statistique n'a aucune conséquence formelle à tirer de cette partie du travail; car, en groupant les départements par province, on reconnaît que le Nord et le Midi, les pays agricoles ou manufacturiers, les contrées riches et peuplées ou les pauvres et habitées, apportent un tribut à peu près égal à l'affreux instrument du supplice. Mais ce que l'on peut constater, c'est une progression déplorable sur la marche des condamnations, résultat de la fréquence des grands crimes. Dans les deux années 1856-1857, il y avait eu 42 assassins et 5 paricides condamnés à la peine capitale; dans les deux années 1862-1863, pareille sentence a frappé 61 assassins et 8 paricides. On en moins de 15 ans, le chiffre des forfaits dignes du châtiement le plus sévère se trouve doublé.

ALGÉRIE. — M. le lieutenant général Lamoricière vient d'être investi par ordonnance royale du titre de gouverneur général de l'Algérie, par *intérim*. M. le maréchal Bugeaud, auquel un congé est accordé ou donné, avait voulu lui déléguer lui-même ces fonctions. Mais son successeur provisoire a déclaré qu'il ne les accepterait que si elles lui étaient attribuées par ordonnance du roi, seule investiture qui pût, à son sens, lui donner l'autorité et la liberté d'action nécessaires, et le ministre s'est rangé à cet avis. En général, il paraît exister peu d'accord entre M. le duc d'Isly et M. le ministre de la guerre. M. le maréchal Solt est fort opposé au projet de colonisation militaire conçu par M. le gouverneur général en congé, et, malgré tout, celui-ci n'en fait pas moins des ordres du jour et des circulaires pour offrir aux soldats une libération de service anticipée et des femmes, à la condition de passer leur lune de miel et quelques autres en Algérie et d'y planter des choux. Il est à croire que les Chambrés et le cabinet ne mettent opposition aux mariages. Il est à craindre aussi que la lutte sourde qui existe entre les deux maréchaux ne finisse par éclater prochainement. On a longtemps redouté les coups de main d'Abd-el-Kader, mais aujourd'hui on redoute surtout les camps de fête de celui qu'on appelle, rue Saint-Dominique, l'émir français.

TRAITÉ AVEC LE MAROC. — Ce document a été publié par le *Bulletin des Lois*. Il est signé par le général de La Rue pour la France, et par Ahmed-ben-Ali pour le Maroc, à la date du 18 mars. Ce traité passe néanmoins pour n'être pas celui qui avait été primitivement conclu et dont la ratification avait été refusée par l'empereur sur les observations de l'Angleterre. On n'y trouve pas trace en effet de stipulations commerciales. Trois points principaux s'y trouvent résolus : la reconnaissance de la puissance française en Afrique, sous le titre de *Empire d'Algérie*; — la délimitation des frontières des deux empires; — le partage des populations qui habitent le territoire neutre.

TAITI ET ILES MARQUISES. — Des nouvelles de l'après-midi, allant jusqu'au 27 avril, viennent d'être apportées par la frégate la *Charle*. Les choses étaient toujours dans le même état; la reine persistait à ne pas reconnaître le protectorat; et, d'après ses ordres, les indigènes en état de porter les armes s'étaient réunis sur certains points et avaient formé des camps. Le plus important de ces camps est celui de Papepou. Il est facile de voir, au surplus, que la reine Pomaré est toujours sous la dépendance des Anglais. Le journal *l'Océanie* constate ce fait, qu'à l'arrivée de chaque bâtiment de guerre anglais, l'agitation redouble parmi les naturels. — Aux Iles Marquises, une tribu de Nouka-Ihiva, mécontente d'une amende qui lui avait été infligée pour un pillage de troupeaux, et la seule, d'ailleurs, qui n'ait jamais accepté franchement notre autorité, a assassiné, le 28 janvier, cinq soldats de la garnison. Un détachement envoyé contre la peuplade coupable de ce meurtre l'a poursuivie et dispersée; toutes les autres tribus ont fait cause armée avec la garnison. Les principaux meurtriers ont été arrêtés, leur chef Pakoko a été condamné à mort et exécuté; les autres ont été déportés. La tranquillité n'a pas été troublée depuis lors. L'état sanitaire et la situation matérielle de l'établissement de Taioahé et de celui de Valahé étaient satisfaisants.

EXPÉDITION ANGLO-FRANÇAISE CONTRE MADAGASCAR. — Le *Cervien* *extraordinary* de File Maurice donne, à la date du 28 juin, les nouvelles suivantes : « La frégate anglaise *Conway* et les navires de guerre français la *Zélee* et le *Berceau* ont été expédiés à Tamatave (Madagascar) par ordre de notre gouverneur et de celui de File Bourbon, dans le but d'imposer à la reine Ranavaloa Manjaka des conditions plus favorables aux Européens établis dans cette île, que celles qu'ils avaient obtenues jusqu'alors. En effet, la reine avait déclaré que si tous les Européens résidant dans ses Etats ne se faisaient naturaliser *Malgache* (nom des indigènes qui signent esclaves), elle les contraindrait à sortir du pays et confiscerait tous leurs biens. Les représentants français et anglais ayant complètement échoué dans leurs négociations auprès de la reine, il était de leur devoir de faire cesser cette situation aussi étrange que fâcheuse; l'attaque de Tamatave fut aussitôt résolue. Un débarquement de 550 hommes, composés de 100 soldats et d'une partie de l'équipage des trois navires de guerre, a eu lieu le 15 juin dans l'après-midi. Le commandement de ces forces avait été confié au capitaine Friscek et un lieutenant *Assolvi*. La petite armée, dirigée par ces deux officiers, traversa rapidement la plaine, chassa l'ennemi de ses batteries, et escalada un mont que l'on présumait servir d'enceinte au fort de la ville. Le fort fut ensuite aperçu entouré d'un autre mur de trente pieds de hauteur et d'un fossé

de la même largeur. Du premier mur, un fen bien nourri a été dirigé sur le fort avec une ardeur remarquable; mais bientôt épuisés, bien servis par les indigènes, contraignirent nos soldats à se retirer sans avoir pu faire la brèche. Les bâtiments de guerre ont pris une vive part à l'action en protégeant la petite division par un feu continu et bien dirigé. Le pavillon de la reine, qui flottait sur le premier mur à être enlevé; et pendant quelque temps les maléfots français et anglais s'en sont disputé la possession; finalement, il a été partagé ainsi : la moitié portait le nom de Ranavaloa et était arboré aux Français, et l'autre moitié, qui porte celui de Manjaka, a été remise aux Anglais. Les troupes ne se sont retirées qu'après avoir incendié la maison de la reine, la douane et une grande partie de la ville. Un second débarquement, qui avait pour but de prendre les biens portatifs des résidents européens, a eu lieu le lendemain. Tous les blessés ont été recueillis également à bord. On a abandonné les morts dont les têtes, fichées sur de longs bâtons, paraissent le lendemain sur le rivage. Après cet acte exemplaire de rigueur, qu'un pareil état de choses nécessitait, les bâtiments de guerre et ceux de la marine marchande ont été appareillés. On compte parmi les Anglais 4 hommes tués, et 11 matelots et 1 officier blessés. Les Français ont eu 17 hommes de tués, parmi lesquels 5 officiers, et 1 officier et 44 hommes de blessés. La *Zélee* et le *Berceau* ont perdu une partie de leurs mâts, et le *Conway* a eu quelques légères avaries dans sa mâture; les projectiles de l'ennemi passaient en général et fort heureusement par-dessus le bord des trois navires. — Le *Bombay-Times*, après avoir donné des détails analogues sur cette même expédition, ajoute que les vaisseaux français et anglais, après avoir embarqué les résidents étrangers et ce que l'on a pu sauver de leurs propriétés mobilières, sont allés respectivement chercher des renforts à File Maurice et à File Bourbon. Il est donc probable que nous ne tarderons pas à recevoir la nouvelle d'une seconde expédition qui, cette fois sans doute, sera couronnée d'un succès complet.

TROUBLES EN ÉCOSSE ET EN IRLANDE. — Pendant que l'activité règne dans les districts manufacturiers de l'Angleterre, où les ouvriers et les maîtres continuent à se contredire, de nouveaux désordres éclatent en Irlande et dans la haute Ecosse. Le *Chronicle* de Limrick parle de bandes qui parcourent le comté de Clare, et qui cherchent particulièrement à se procurer des armes, en vue sans doute de quelconque entreprise ultérieure; deux habitants, qui ont voulu résister à cette exigence, et entre autres le directeur d'une mine importante, ont été laissés pour morts. En Ecosse, à Dumfries, la populace, s'amusant au bruit du tambour, a démolie une manufacture. Le prévôt de la ville, ayant voulu arrêter l'homme qui portait le tambour, a été renversé d'un coup de bâton, qui lui a ouvert la tête; puis, la foule, exaltée par ce premier succès, est allée incendier la maison de campagne du fabricant, qui, surpris au milieu de son sommeil, s'est échappé à grand peine. Un escadron de dragons, appelé d'Edimbourg en toute hâte, contient le peuple par sa présence, et les magistrats recherchent les auteurs du désordre; mais il est facile de voir que les ferments de trouble ne sont pas apaisés.

CHINE. — On a reçu les journaux de Bombay jusqu'au 19 juillet. Les nouvelles de la Chine reçues par cette voie parlent encore une fois du projet qu'avait l'empereur de résigner le gouvernement entre les mains de son fils; cependant, pour le moment, il s'est borné à former un grand conseil de l'empire, pour partager avec lui le fardeau des affaires. Quatre évêques nouveaux vont être institués dans les provinces orientales de la Chine, et deux de ces sièges seront occupés par des prêtres français qui résident en ce moment dans le pays. La France a offert au gouvernement pontifical de concourir à l'érection de nouvelles églises dans les quatre villes où, d'après le nouveau traité, l'exercice public du culte catholique est autorisé. Des lettres reçues de Batavia contiennent des détails très-étendus sur la splendide hospitalité avec laquelle notre mission de Chine a été reçue dans les possessions hollandaises, où elle a passé la plus grande partie du mois d'avril. Ces détails donnent une haute idée du progrès que les Indes néerlandaises ont fait dans la civilisation, et de la manière dont elles sont administrées.

INDE. — Le choléra fait toujours de grands ravages dans le royaume de Lahore; on parlait de 25,000 personnes qui avaient succombé depuis l'invasion du fléau. La rébellion de Peshawar-Singh faisait des progrès; il avait enlevé un trésor que l'on transportait sous bonne escorte à Peshawar. D'après une correspondance de Mynpore, en date du 27 avril, il paraît certain que le gouvernement de l'Inde mérite une nouvelle expédition dans le Penjab.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — Les nouvelles de la Terre de Van Diemen vont jusqu'à la fin d'avril; elles confirment les premiers renseignements qui étaient parvenus sur l'état d'anarchie de la Nouvelle-Zélande. Un navire était arrivé à Hobart-Town, avec une demande de renforts militaires. S'il n'en obtient pas, les Néo-Zélandais accableront, dit-on, les colons. Sir Bartley Wilnot s'est vu dans la nécessité de répondre par un refus, car la nature toute particulière de la population de la Terre de Van Diemen, exige tout ce que File continent de troupe. Toutefois, le fils de Sir Bartley, le lieutenant Wilnot, de l'artillerie royale, s'est embarqué pour Auckland, où il commandera divers détachements d'artillerie partis de Sydney pour cette dernière ville. M. Tucker, l'un des inspecteurs envoyés par la compagnie Néo-Zélandaise, et d'autres personnes sont arrivés à Hobart-Town, fort heureux d'avoir pu échapper, la vie sauve, dit le *Morning-Post*.

ESPAGNE. — Les troubles de Madrid ne se sont pas renouvelés. Toutefois, on pensait qu'il pourrait y avoir une agitation nouvelle quand serait expiré le délai qu'on avait pour accepter les contributions, déjà fixées à 28. — Soixante-dix personnes environ avaient été arrêtées. Dans le nombre se trouvaient les principaux marchands pour avoir tenu leurs boutiques fermées. Des élancements ont été prononcés, mais il y a eu aussi un assez grand nombre de condamnations

à cinq, huit et dix années de présidence, et un citoyen, accusé d'avoir tiré un coup de pistolet sur un officier du régiment de l'infanterie, a été fusillé. — La *Gazette de Madrid* a publié deux listes successives de sénateurs.

PORTUGAL. — Les élections sont terminées en Portugal; elles ont tourné à l'avantage du cabinet. Ce sont peut-être les élections les plus orageuses que l'on ait vues depuis l'établissement du gouvernement constitutionnel dans ce pays. Pour ne citer que deux exemples, nous dirons qu'à Almeida-Gallega les ministères ont assassiné un électeur de l'opposition; et qu'à Santarem, les électeurs opposants ont incendié la maison d'un ministère.

ÉTATS-UNIS. — Le paquebot à vapeur *Cambria* est arrivé à Liverpool; il a quitté Boston le 17 août. Les nouvelles qu'il apporte sont à la guerre; les hostilités n'ont pas commencé, et ne sont même pas dénoncées, il est vrai, mais les actes du gouvernement mexicain l'engageant de plus en plus dans une voie hostile. La menace d'une guerre cause une certaine émoi aux États-Unis, bien que son résultat ne semble douteux pour personne. On craint la perturbation que cette collision peut jeter dans les affaires commerciales, le prétexte qu'elle peut donner aux puissances européennes de paraître en force dans le golfe du Mexique et les dangers que les corsaires peuvent élever aux armateurs. Le parti qui, aux États-Unis, s'est prononcé contre l'annexion du Texas, exploite ses craintes; il répand le bruit que les six mois de nationalité qui restent au Texas peuvent favoriser le contrabande; qu'on peut profiter de ce délai pour amover les marchandises, soustrées dans les ports du Texas à un droit très-faible, et en inonder le marché des États-Unis après l'annexion.

MEXIQUE. — La nouvelle donnée par les journaux anglais de la déclaration de guerre du Mexique aux États-Unis, était, nous l'avons déjà dit, prématurée. Le Mexique attendra pour cette déclaration, que le congrès du Texas, usant des pouvoirs qui lui a conférés la convention nationale, ait voté l'annexion. En attendant, il prend toutes ses mesures pour faire la guerre. D'après les nouvelles apportées d'Amérique par le dernier paquebot, près de 20,000 hommes sont déjà réunis sur la frontière et prêts à entrer au Texas au premier signal. Le général Parédes a également reçu l'ordre de se diriger sur la position texienne avec son corps d'armée, qui monte à 6,000, 7,000 hommes. Le président intérimaire Herrera a convoqué une session extraordinaire du congrès mexicain, pour prendre en considération les relations du Mexique avec le Texas et les États-Unis, et quelle que soit l'opinion du gouvernement, et surtout de don L. Cuevas, sur l'opportunité et les dangers d'une guerre avec l'Union, le congrès se prononcera évidemment pour la guerre. L'opinion du peuple est unanime à ce sujet, et ne veut entendre parler d'aucun accommodement.

Le général Ahumada, ancien ministre du Mexique à Washington, était revenu dans sa patrie, tout à fait opposé aux idées de guerre, et les journaux américains appliquent beaucoup sur l'influence qu'il ne manquera pas d'exercer par ses rapports et ses conseils sur le gouvernement et le congrès mexicain, pour empêcher la guerre d'éclater entre les deux pays. Mais le général, qui aspire à la présidence, a trouvé l'opinion populaire si prononcée en faveur de la guerre, qu'il n'a pas compromis sa candidature, il a dû se ranger du côté qui ne veut pas de transaction.

GUATEMALA. — Le congrès de Guatemala a rendu, le 6 mai dernier, le décret suivant, pour renvoyer les jésuites qui venaient s'établir dans cet État :

« Considérant que l'assemblée constituante, lorsqu'elle permit l'accès des pères de la compagnie de Jésus dans cet État, n'avait point eue entière connaissance de ses statuts, ni de ses doctrines, ni de son histoire passée, ni de ses actes actuels qui ont causé tant de mal à l'état civil et à l'état ecclésiastique, qu'en France, en Belgique et dans tous les cantons suisses, et que, pour ces motifs, elle s'est contentée de laisser au gouvernement la faculté de supporter son établissement;

« Que n'étant point abrogés la sanction pragmatique du roi don Carlos III ainsi que le bref de sa sainteté Clément XIV, qui ont dissous la compagnie le 2 avril 1767, elle n'a été rétablie dans cet État par aucune autre disposition pontificale dont on ait connaissance, les dispositions ci-dessus énoncées doivent être considérées comme ayant toujours force de loi;

« Que la constitution politique de cet État ne se trouvant pas encore décrétée pour le moment, le gouvernement ne compte pas sur une stabilité suffisante pour pouvoir accorder l'établissement de la compagnie de Jésus, et ses membres étant accusés du projet et de la tendance d'aspirer à la domination absolue, au mépris de toutes classes de gouvernement, en se refusant à la subordination à toute espèce d'autorité, il est immodeste, en de telles circonstances, de les admettre et de les laisser s'établir dans notre État;

« Que les pères jésuites qui se trouvent dans la baie de Saint-Thomas n'ont point voulu présenter au gouvernement leurs statuts pour qu'ils fussent examinés et approuvés, ni aucune disposition du pape qui autorise le rétablissement de leur ordre, mais qu'ils ont venus sur l'espérance que leur décret du 5 juillet 1845, l'honneur de l'État se trouve engagé à les indemniser de leurs frais de voyage;

« DÉCRÈTE : 1° Il est dérogé au décret du 5 juillet 1845, qui permettait l'entrée dans cet État aux pères jésuites; 2° le gouvernement est dûment autorisé à pourvoir aux frais occasionnés par le débarquement immédiat des individus de la compagnie de Jésus qui se trouvent sur la côte du Nord. »

SAXE. — La publication suivante du conseil municipal de Leipzig, à la date du 24 août, prouve que la tranquillité est complètement rétablie dans cette ville; la voici : « La commission extraordinaire, composée de quelques membres de notre collège et des délégués de la ville, et dont nous avons fait connaître l'existence par notre publication du 17 août, est dissoute à partir d'aujourd'hui. » Une autre publication du conseil municipal révoque, en considération du retour de l'ordre, les mesures extraordinaires relatives à la fermeture des maisons et des cabarets.

TURQUE. — L'empire ottoman a subi, le 8 août, un chan-

gement considérable sous le rapport politique, et dans l'intérêt des idées de civilisation, par la destitution de Riza-Pacha. Ce firman impérial a fait une grande sensation, et on pouvait même croire qu'il y aurait quelques tentatives de révolte parmi les Turcs. A huit heures du soir, Riza-Pacha revint au quartier; chef des eunuques le firman de destitution, et avant même que ce message lui arrivât au palais du séraskier, il arriva un second message avec ordre de faire venir Riza-Pacha au sérail; mais lorsque le pacha arriva au sérail, le sultan dit à l'apercévant : Prenez le nishan à ce chien, et mettez-le à la porte. L'ordre fut exécuté tandis que Riza-Pacha était tombé en faiblesse après avoir entendu cet ordre. On ne peut encore s'expliquer la disgrâce inattendue de ce favori. On sait seulement que deux jours avant sa destitution, il reçut l'ordre de ne plus se rendre au sérail, et le lendemain on lui reprocha dans le conseil des ministres tous les troubles qui avaient éclaté dans l'empire. Riza-Pacha, irrité de ce ton, quitta le conseil immédiatement; mais il était loin de pressentir l'orage qui allait éclater contre lui. Les employés de Riza-Pacha ont été arrêtés au moment où ils se rendaient au palais, et lorsqu'il revint, il trouva son palais désert. Le pacha revint tout aussitôt l'ordre de ne pas quitter le palais; ses papiers furent soumis à un examen sévère et sa fortune confisquée. Tout cela s'opéra si promptement qu'avant-hier ses chevaux étaient vendus. On assure que Kouliah sera le bien de son exil. Sa fortune est assez considérable; on a calculé que depuis qu'il est pacha il a su accaparer, d'une manière fort illicite, 20 millions de piastres turques; il recevait par mois un traitement de 150,000 piastres. On sait que Riza-Pacha avait été jusque-là le favori du sultan et de la sultane Valide. On croit savoir généralement que le même soir que Riza-Pacha fut destitué, un Tartare est parti porteur de dépêches dont le contenu est le rappel de Reschid-Pacha de Paris pour remplacer Riza-Pacha. Tous les postes de la ville ont été doublés, bien que Constantinople fut tranquille.

DÉSASTRES. — Lyon a eu à son tour son incendie; mais celui-ci, pour se singulariser, s'est passé sur l'eau, et des trains de bateaux chargés de fourrages auraient été seuls consumés si un pont en bois ne s'était trouvé là pour augmenter le désastre. Une arche a été presque détruite.

Les inondations ont causé de plus grands malheurs. Pendant huit jours la haute et la basse Hongrie en ont été ravagées. Non-seulement les récoltes ont été détruites, les villages emportés, mais les bois ont été endommagés par la violence des torrents. Il faudra que le gouvernement déploie des moyens extraordinaires pour venir au secours de plus d'un million d'habitants, afin de les arracher à la plus affreuse famine, qui d'ordinaire amène d'autres fléaux après elle. Un grand nombre de personnes ont perdu la vie pendant ce désastre. Il est impossible de se faire l'idée, tant de la violence des torrents que de l'insubstantialité de leur irruption de toutes parts. De petits ruisseaux, qui bravaient ordinairement l'audace des enfants, se sont gonflés d'une manière si extraordinaire, que leurs flots emportaient les ponts les plus solides, et en beaucoup d'endroits les passagers n'ont pas eu le temps de s'enfuir. Ainsi, à Mollitz, trente habitants sont tombés avec le pont dans la rivière. A cet accident tragique s'est mêlé un épisode d'une nature assez bizarre. Au milieu de l'effroi général, on aperçut subitement une grande quantité de chapeaux sur la surface des flots; le désespoir n'avait plus de bornes; des cris d'épouvante se faisaient entendre de toute part. On croyait que c'étaient les chapeaux d'hommes noyés; hâtivement ils venaient de l'éclaire d'un chapelet, emporté par le vent.

NECROLOGIE. — Un homme éminent dans les sciences et dans l'industrie, M. Philippe de Girard, vient de mourir. En 1810, lorsque Napoléon proposa un prix d'un million pour la filature du lin à la mécanique, M. de Girard résolut le problème; mais la commission ne comprit pas sans doute ses plans, et ses droits furent méconnus. Cependant, il a été constaté que, du premier coup, M. de Girard avait indiqué les principes et les détails de la filature du lin lisse à peu près qu'on en pratique aujourd'hui. Ruiné par la crise de 1814, M. de Girard ne put même obtenir un secours qui lui permit de relever ses affaires, et il fut forcé d'accepter les offres de l'Autriche. Rentré depuis en France, le gouvernement songea à lui décerner une pension; mais la proposition était renvoyée à la session prochaine. En attendant, les filateurs de lin lui en servaient une de 6,000 fr. — M. Arthille de Maynard, qui a publié deux volumes de poésies dédiés à M. de Lamarque, vient de trancher tragiquement des jours dont le mariage tout récent semblait garantir le bonheur. Il s'est précipité du haut des tours de Notre-Dame de Paris sur le pavé du paradis de cette métropole.

Courrier de Paris.

Voici une très-bonne semaine assurément et qui ne ferait pas parler d'elle, si ce n'était tout le bruit et le tapage causés à la Bourse à propos et sans prétexte des chemins de fer et des compagnies, érudites et philites, lesquelles se disputent les avantages, et charges, et privilèges de confectionner des rails-vapeur et de lancer des locomotives sur la surface du pays. Oui, notre grand hazar a vu des avalanches d'industriels se précipiter dans son creux, et il s'y est échangé d'étranges paroles, on y a joué un terrible jeu, et si c'est connu enfin et triqué des actions de toutes les sortes. Hélas! et ainsi que le moraliste Fa proclamé voilà deux siècles, on n'est plus commercer, rentier, avocat, savant, artiste, médecin, écrivain, magistrat, on est joueur, on est, comme dit La Bruyère, brelander. Que se passe-t-il et que ne se passe-t-il pas? La chronique nomme, blâme et accuse tout bas en attendant que les tribunaux tombent et éclatent. On parle de roueries et de tours de roue incroyables, de coups de main superbes, de fortunes inouïes et conquises à toute vapeur. A l'heure qu'il est, vous n'entendez guère encore que les cris de joie, les chants de triomphe et les transports des

favorisés et des vainqueurs; c'est le moment suprême de la *enrê*, mais patience; que de cris de détresse bientôt, et que d'innocentes et de ruines fin courant! Comment se soustraire aux fureurs candides de la liquidation? Tous les reports n'y feront rien; car, en définitive, une fois la trombe éteinte et passée et Louvran à bas, il faut que les ruinés, les élopés et les morts se retrouvent quelque part. Le moment d'ailleurs qu'une spéculation qui provoque, fondation et déraillement ce point, puisse s'arrêter sans avoir, au préalable, juché le sol, c'est-à-dire le parquet, de nombreux victimes. Il est vrai que la finance possède des sautes phénomènes qui, au bout de tous les fossés du monde, ne font jamais la culture.

De la Bourse au théâtre du Vendôme il n'y a que la plume à traverser; ce théâtre, qui était mort, à ce qu'il paraît, vient de renaitre et ressusciter dans l'intervalle d'un dimanche à l'autre. C'est presqu'un changement à vue, un changement de toilette. On a effacé les rides sous des couches abondantes de blanc, de noir, d'ocre et de carmin; le foyer est repoint, la toile est neuve, on a rembourré les stalles; le ci-devant jeune homme a mis du rouge et des bottes vernies; il a fait sa barbe et endossé son frac tout neuf. Mais ne sera-ce point toujours un peu, et même beaucoup le ci-devant jeune homme? Ensuite, et à la vérité, MM. Cogniard sont des redresseurs et résurcteurs bien habiles; il ne faut jurer de rien.

Toute administration nouvelle s'inaugure par un prologue; usage dont on abuse. Ces espèces de prospectus, ornés de logos complets, ont généralement le défaut de mentir involontairement, plus ou moins. Le cadre en est tracé, revêtu, arçonné; de même, des plaisanteries dont on Fa bourré. La bombe éclate, et tous et chacun des voisins ont leur dragée; autre maladresse, car en tirant sur autrui, vous êtes touché vous-même. A tout prendre, il y a d'assez bonnes grosses plaisanteries, et qui font rire, sur les drames à la mécanique, les drames de bêtes, les jurons trop courts et les feuilletons trop longs, sur les courses et concours de l'Hippodrome, sur les gâchis de propos, de phrases et de chemins de fer. Que vous dirai-je enfin? Dans ce terrible prologue, on se moque de tout et de tous, jusque-là qu'un homme ou d'érudition la non-réussite des entreprises dramatiques, et qu'à ce pauvre Odéon qui n'en peut mais, on fait honte de sa salle vide et de sa subvention flambée. Veuillez donc nous dispenser de tout autre compte rendu; est-ce qu'on analyse un feu d'artifice, et recueille-t-on une pluie d'épigrammes dans les creux de la main?

Passé tout *Fanfan le Bâtonnier*, le morceau de résistance, la vraie pièce d'inauguration et d'ouverture; cela peut se débiter comme le nœud d'un prix de vertu, c'est de la notice biographique légèrement mêlée d'ariettes. L'histoire de Fanfan se complique de celle d'un capitaine de brick et de sa fille. Le capitaine est mort, sa fille a été séduite et a disparu; Fanfan est l'exécuteur testamentaire; il chemine donc, l'olographe dans un vieux sac, et le sac suspendu au bâton. Voilà tout son bagage, mais vous devinez que ce simple rotin possède quelque propriété magique, et en effet c'est l'industrie, c'est le gagne-pain, le talent et le talisman de Fanfan, rien que cela. A force de parcourir les départements et l'étranger, Fanfan arrive à Paris, au *Vau qui lève*, place du Châtelet; il y amène permanent à l'établissement, et naturellement c'est le séducteur de Thérèse qui se marie avec une autre. Vous vous croyez au dénouement, au contraire le vaudeville ne fait que commencer, tant il va ressembler à un mélodrame. Le désespoir de Thérèse, qui a vu venir de la succession et du testament, voudrait se dévouer à la mort, de son patrimoine, lorsque Fanfan le lui restitue. Le moyeu de ne pas finir par aimer un peu son sauveur et son bienfaiteur, surtout lorsqu'il vous apporte un héritage sur lequel on ne comptait pas. Thérèse et ses quatre cent mille francs tombent dans le sac du bâtonnier. C'est la dernière muscade qu'il enlève à la satisfaction générale. Au moins voilà un brave homme, et plein de vertu, qui ne vivra plus de tours de jeu. L'acteur Félix s'est tiré très-paisiblement de tout ce bon de trique, de canne et de moulinet. M. Dupuy est l'auteur de *Fanfan*, il est aussi l'auteur du *prologue*. Disons que dans ce prologue le *Vau*, personnage allégorique, chasse à coups de canne l'*Ennemi*, autre personnage également allégorique, mais l'enfer est tenace et nous l'avons revu dans la salle, au beau milieu des exercices de Fanfan, l'œil alourdi, l'air assommé.

Dans cette même soirée, le Palais-Royal soulevait des tempêtes d'ilarité avec l'*Almanach des 25,000 adresses*; Dieu nous garde de rien raconter; nous constatons, voilà tout. Il y a une intrigue, il y en a même deux et trois peut-être; mais il s'agit bien de cela en vérité, et ce serait un beau voyage et voir une belle soirée. Le mérite de cette pièce, c'est d'en être pas une, c'est un caneva sans rime ni raison, un imbroglio à la diable, une de ces perspectives qui s'ouvrent à perte de vue sur le monde des fantaisies grotesques; enfin c'est un dialogue ou deux personnages suffisent et qui suffit complètement à Grassot et à Stéville, ils y rient et y entassent joyeusement les calambours, les grimaces, les travestissements et les charges avec un entrain qu'il n'a pas de cesse et une verve éblouissante.

C'est ainsi que les théâtres ont prélué cette semaine à un réveil général. Mais s'ils veulent reconquérir leurs clients, amateurs et habitués, qu'ils se hâtent donc de rappeler tous les oiseaux voyageurs qui achèvent de butiner dans la grande volière départementale. Déjà les tragiques et les tragédiennes, les Oreste et les Iphigénie ont pris les devants et donné l'exemple de ce retour au gîte. Vous avez revu M. Lizer dans Louis XI; ce soir même, après une tournée féconde en résultats, émoluments et profits de toutes sortes, mademoiselle Rachel reparait dans la *Virginie* de M. Latour. Quant à mademoiselle Plessis, plus d'espoir: elle a été définitivement séduite et conquise par la Russie. Quarante-cinq mille roubles d'appointements, dix mille roubles de feux, un couple de deux mois dont le rachat peut être évalué à plusieurs milliers d'écus, tel est le taux officiel que l'infidèle avait mis à sa défection; le mariage n'était donc qu'un prétexte. Fi! que c'est vilain!

Le Canal de Marseille et l'Aqueduc de Roquefavour.

Le canal de Marseille prend son origine à la Durance, près de Pertuis; sa longueur est de 83,000 mètres du point de départ au point d'arrivée et de 73,650 mètres dans le territoire de Marseille; sur cette longueur, il a été exécuté plus de 21,000 mètres de travaux souterrains.

Le parcours de ce canal, tracé à travers les terrains les plus accidentés, a rencontré des obstacles qui auraient paru insurmontables à tout autre qu'à l'habile ingénieur, M. de Montricher, qui a dirigé les travaux; et dans cette lutte de la matière et de l'intelligence, le génie a triomphé de toutes les difficultés.

La prise d'eau, placée non loin du pont suspendu de Pertuis, est composée de sept ouvertures d'un mètre avec des vannes en fonte; un radier général y traverse la Durance, dont les deux rives sont bastionnées de digues insubmersibles.

Le canal se dirige dans la grande plaine du Puy-Sainte-Léoparde, passe en souterrain derrière le village de St-Estève, se développe devant les belles ruines du château de Janson et traverse la route départementale d'Aix à Cadet sur une levée de 14 mètres de hauteur. Après avoir longé l'antique abbaye de Sylarant et les ruines magnifiques de la tour d'Anthéron, il s'élève, près de Charval, sur deux gracieux aqueducs; celui de Jacourelle, de 19 mètres de haut et de 74 mètres de long, encadre de son vaste entrez un superbe bois de pins; celui de Valbonnette à 90 mètres de longueur et s'élève à une hauteur de 18 mètres. Près de Vernigens, le canal se retourne vers le midi et traverse la chaîne des Tailades sous un tunnel de 3,700 mètres. Ce percement a présenté d'immenses difficultés et a nécessité l'emploi d'une machine à vapeur de la force de 100 chevaux pour l'épave des eaux qui, dans un seul puits, entre autres, s'élevaient à 60 mètres au-dessus du fond de la galerie et débitaient 300,000 litres d'eau par heure, soit 85 litres par seconde.

Dans le valon de Lambesc, et non loin de cette ville, l'aqueduc de Valmoise, de 26 mètres de hauteur sur 170 mètres de longueur, reçoit le canal et semble le coup d'essai du pont de Roquefavour, dont il rappelle l'aspect imposant dans des proportions réduites; il continue sa route dans le bois de Labarben, où est le vieux manoir des Forbin, coupe la chaîne d'Aiguilles par quatorze souterrains et arrive ainsi au-dessus de Condom dans la vallée de l'Arc; il remonte cette vallée, contourne la montagne de Ventabren, rencontre l'immense défilé de Roquefavour qu'il franchit sur un aqueduc de 82 mètres 50 centimètres de hauteur et de 400 mètres environ de longueur; il traverse ensuite le valon de la Merindolle, puis la route d'Aix à Martigues et parvient enfin au territoire de Marseille, à Saint-Antoine, après avoir passé la chaîne de l'Étoile au moyen de deux percées de 3,300 mètres chacune; entre ces deux percées, le canal ne voit le jour que sur une très-petite longueur dans le valon de l'Assassin, près du village des Penmes.

Mais parmi tous les hardis travaux dont nous venons de faire la sèche énumération, le pont de Roquefavour suffit à lui

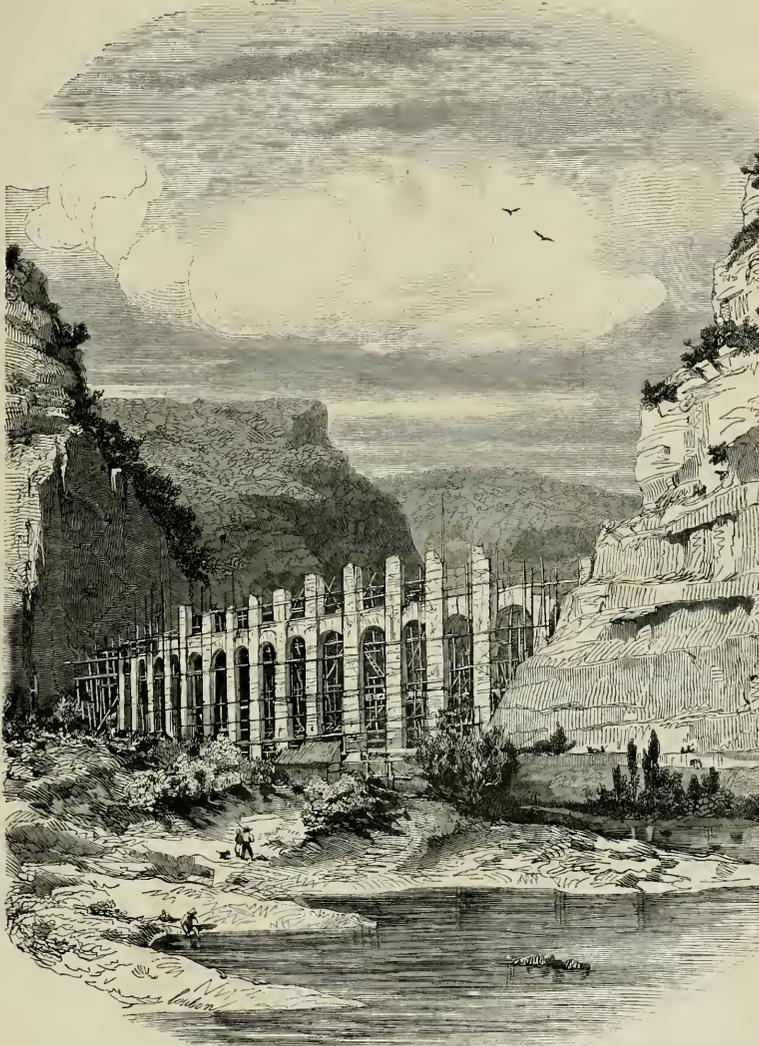
seul pour immortaliser la ville qui l'a fait élever et l'ingénieur qui l'a construit; c'est une œuvre de Titan que M. de Montricher avait entreprise; le pont du Gard, qui n'a que 47 mètres de hauteur et 200 de longueur, est un nain à côté de l'aqueduc marseillais, qui compte, comme nous l'avons dit tout à l'heure, 82 mètres 50 centimètres de hauteur et près de 400 mètres de longueur; ici le génie moderne a surpassé le génie antique dans ses conquêtes pacifiques sur la nature, et l'on pourrait dire sans exagération qu'il a produit la huitième merveille du monde.

Il est vrai d'ajouter que le site, le cadre les souvenirs, tout enfin se prête à relever encore l'aspect d'un monument si gigantesque par lui-même; nous marchons sur un sol ébranlé jadis par le choc des légions romaines; dans ces gorges est lieu un des nombreux épisodes de cette grande bataille d'Aix, où le consul Marius tailla en pièces deux cent mille Teutons et Ambrons; c'est de ces roches si favorables à la victoire (*Rupes favoris*) que la vallée a tiré son nom étymologique de *Roquefavour*; on y voit encore les traces des retranchements et du camp des Romains; des roches taillées à pic, des bois de pins couronnés de genêts, l'Arc, fleuve en miniature, qui s'encaisse en écumant entre deux montagnes et porte ses eaux à l'étang de Berre, petite mer intérieure communiquant à la Méditerranée, de vastes prairies et des ombrages frais, dans le fond des gorges un ancien monastère de l'ordre de Cîteaux, aujourd'hui modeste ermitage, qui fait vibrer les sonores ondulations de sa cloche sous le manteau de pampres et de célestine qui le couvre, toutes ces merveilles réunies de la nature contribuent à donner au paysage le caractère le plus sévère et le plus grandiose.

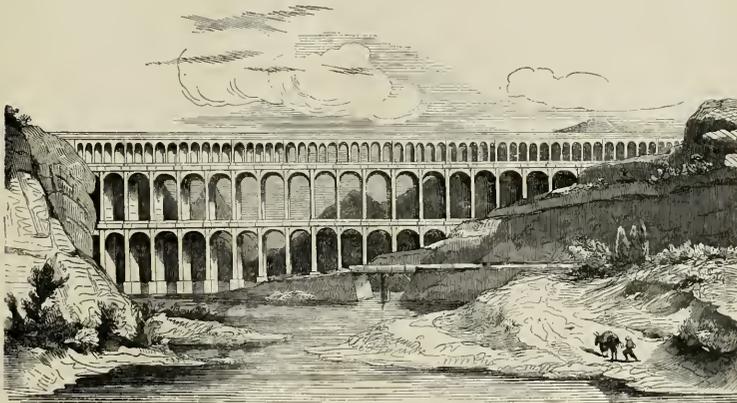
Dans cet asile du silence et de la méditation, où le présent oublie le passé, quelques hommes sont venus, le compas et le niveau à la main, et tout a été dit; Marseille, la reine de la Méditerranée, avait soit, il fallait, par tous les moyens, même les plus invraisemblables, alimenter ses fontaines des eaux de la Durance; il existait un abîme, les montagnes en travail ont ouvert leurs entrailles, et le colosse de pierre qui devait le franchir a été enfilé; ses deux bras de granit ont embrassé les deux montagnes, ses pieds gigantesques passent à gué la rivière, et, debout sur ses vastes assises, il tend sa coupe pleine à Marseille altérée.

Trois rangs d'arches superposées encliment une cime à l'autre de leurs longues guirlandes de pierres; le premier rang en compte douze de 43 mètres d'ouverture sur 5 mètres 10 centimètres de hauteur; le second rang en offre quinze de 16 mètres d'ouverture; cinquante-trois arcades de 5 mètres forment enfin le troisième rang; la largeur totale du monument est de 15 mètres 60 centimètres à sa base et de 4 mètres 50 centimètres au sommet.

Et comme si ce n'était point assez de sa masse imposante et du cadre magnifique qui l'entoure, l'aqueduc de Roquefavour sera encore accidenté d'un rail-way; l'embranchement du chemin de fer d'Aix à la ligne de Marseille à Avignon, pas-



Aqueduc de Roquefavour. — État actuel des travaux.



(Aqueduc de Roquefavour. — État définitif.)

quartier de glace, je disposai sur la table un morceau de veau froid, une salade fraîche, une assiette de cerises, le pain, le vin; et quand tout fut prêt, ayant fait à voix haute la courte prière d'habitude, je commençai à servir.

O mon Dieu, que tu as placé de biens à portée de tes plus pauvres serviteurs, et que tu as mis d'agréments dans les plus modiques de tes dons qui n'accompagnent pas toujours les plus enviés de tes dispensations! J'étais heureux durant ce maigre dîner, mon fils y avait le cœur ému de plaisir, et les deux jeunes amies elles-mêmes y rencontraient la première heure de vrai contentement qui les eût visitées depuis leur arrivée à Genève. La sécurité, cette douce chose; la gratitude, ce bon sentiment; l'adversité, ce lourd fardeau qui fait paraître si consolateurs les instants où l'on s'en décharge; plus que tout cela encore, la conscience qui, lorsqu'elle est purifiée par le repentir et calmée par la résolution de réparer et de mieux faire, répand sur l'âme les fleurs de l'espérance saine et de la joie pieuse, voilà ce qui faisait pour ces pauvres dames le charme bien légitime qu'elles goûtaient à partager notre érot ordinaire. D'ailleurs, épuisées de fatigue et n'ayant rien pris depuis le matin, leur propre appétit, tout à fait à l'unisson du nôtre, faisait à mes trois plats le meilleur des assaisonnements, si bien qu'un petit frognon du pays fut cette fois de grand secours pour allonger la chère et pour suppléer la pitance. Après le dîner, je les introduisis dans ma chambre, où je leur fis quelque lecture, et vers six heures, mon fils sortit avec elles pour les reconduire à leur logis. Mais n'y ayant trouvé personne, ils revinrent bientôt après tous les trois, et ce ne fut que vers dix heures du soir que ces dames, après avoir attendu chez moi les Miller, dont mon fils guettait le retour, purent enfin regagner leur demeure.

R. TOPFFER.

(La suite à un prochain numéro.)

Las Limeñas.

Il y a peu d'opinions contradictoires au sujet des femmes de Lima. Tous les voyageurs qui ont visité le Pérou, savants, artistes, spéculateurs, à quelque nation qu'ils aient appartenu, ont payé aux Limeñas un tribut d'éloges mérités, et, d'un commun accord, les ont proclamées les plus séduisantes femmes de l'Amérique du Sud. — La charnante et fraîche espagnole *hечicera* peut leur être appliquée dans toute son acception; en effet, leur grâce, leur élégance, leur beauté et surtout le rapide éclair de leur œil noir (*ojada*) ont opéré parfois des merveilles que ne désavouerait pas la baguette des fées du meilleur temps.

Si nous avions la prétention d'écrire l'histoire des Limeñas, nous ferions tout d'abord sortir de leur phalange encore chère de deux femmes qui ont traversé la vie avec des missions bien différentes. — L'une absorbée dans de célestes extases, tout entière aux illuminations d'un amour divin, déchirait ses pieds nus aux durs cailloux, meurtrissait son beau corps sous le crin hérissé de la laire et ne voulait que pour le ciel. — L'autre, joyeuse et folle, existait dans le présent, absorbait de toutes les splendeurs du luxe et tenait à sa merci les trésors et l'orgueil d'un vice-roi dont elle était l'idole. Toutes deux ont laissé dans Lima des traces de leur passage : l'une, un couvent où l'on prie et où l'on espère; près de deux monuments qu'une carresse de l'autre a fait surgir du sol, s'étendant une vaste et ombreuse alameda où, par les tides soirées, les femmes viennent, au bruit des jets d'eau, rêver et causer d'amour. — De ces deux femmes, la première est santa Rosa, patronne de toutes les Amériques; la seconde est tout simplement la comédienne Mariquita Villegas, plus populaire sous le nom étrange de la Périchole.

Les Limeñas de nos jours ont conservé comme un reflet de ces deux natures opposées. Il y a en elles tout à la fois de la bête et de la courtisane; voilà ce qui explique la petite digression que nous venons de nous permettre afin de ne pas leur faire tort d'un trait de leur caractère.

Ce qui surprend à la première vue dans Lima, c'est le costume pittoresque et mystérieux des femmes. Ce costume, qui rappelle celui des mauresques, auquel il doit certainement son origine, a pris le nom de ses deux principaux éléments, qui sont un jupon et une mante; on le désigne ainsi, *sayu y manto*. — Il n'est usité que dans Lima, et les Limeñas s'en servent seulement pendant le jour, quand elles sortent à pied pour aller à l'église, à la procession ou à la promenade. Il se compose d'une mante de soie noire d'un tissu élastique, serrée à la taille par une extrémité et relevée par l'autre jusqu'au sommet de la tête. La Limeña en ramène d'une main adroite cette mante sur son visage de manière à le voiler tout entier en ménageant toutefois vis-à-vis l'un de ses yeux une ouverture étroite qui lui sert à diriger sa marche. La pointe du châle, relevée par derrière dans cette mante, laisse la ceinture entièrement découverte. — La sayu est un jupon de satin serré à la taille, froncé sur les hautes et parfaitement collant jusqu'à quelques centimètres au-dessous de la ceinture; de là il s'éloigne du corps repoussé par un vêtement inférieur fortement gonflé, et tombe avec grâce en formant mille plis semblables qui vont ou s'écartent pour la naissance à leur base. Les couleurs les plus usitées pour la sayu sont le bleu de nuit, le noir et le vert d'émeraude.

Le chile est la partie la plus luxueuse du costume. Les plus

estimés, ceux qui viennent de la Chine, surprennent par la variété et par l'étonnante harmonie de ses nuances; ils sont magnifiquement brodés de fleurs éclatantes et fraîches à faire sécher de dépit les fleurs naturelles. Toutes les Limeñas, quelle que soit leur position sociale, se chaussent avec un soin extrême, leur bas est généralement de soie couleur de chair, leur soulier toujours de satin blanc.

Les Limeñas, vêtues de *sayu y manto*, sortent seules; tout prononcement peut, sans manquer aux usages, leur adresser la parole, et bien souvent ce sont elles qui prennent l'initiative. L'uniformité de leur costume fait d'une rue ou d'une promenade un bal masqué perpétuel où se nouent des intrigues sans nombre. — Parfois les femmes du grand monde se débrouent sous une sayu en haillons aux regards exercés du mari le plus soupçonneux; aussi quelques-uns de ces derniers, qui n'entendent point jusqu'à eux la rigidité de mœurs qu'ils prétendent imposer à leurs femmes, ont-ils éprouvé maintes surprises désagréables, quand on répondait à leurs impudentes déclarations, ou dévoilant le visage irrité d'une épouse à laquelle ils offraient un encens illégitime.

Comme on le voit, le costume de *sayu y manto* a consacré à Lima la liberté des femmes; il n'a pour elles que des avantages, pour les maris que des désagréments. Aussi existe-t-il un dictionnaire ainsi conçu : *Lima paradisus de miyeres, purgatorio de hombres, inferno de barricos* (Lima paradisus des femmes, purgatoire des hommes, enfer des maris).

Les femmes sortent en manches courtes; on ne saurait trop se défier de celles dont la manche longue vient couvrir le cou de manière à ne laisser deviner ni part la couleur de la face. N'en doutez pas, la mante traîtresse révèle alors la peau plus ou moins obscure d'une Africaine devant laquelle vous seriez en vain des perles de galanterie.

Les Limeñas marchent très-craées et impriment à la partie inférieure de leur corps un voluptueux mouvement d'oscillation, la pointe délicate de leur soulier de satin effleure à peine le sol.

Le costume de *sayu y manto*, qui a dû son origine à des idées de chasteté ou de jalousie, est arrivé par une de ces bizarres contradictions à servir des intérêts tout opposés. Il ne faut point croire que cette mante pudique soit toujours inflexiblement fermée. Une Limeña jolie trouve mille prétextes pour se dévoiler afin de recueillir, en passant, quelque flatteuse, dont les étrangers surtout sont prodigés. Ce n'est pourtant qu'à l'église que les femmes gardent leur mante ouverte; aussi une église de Lima présente-t-elle le dimanche, à l'heure de la messe, un curieux et ravissant coup d'œil. L'absence de chaises dans le lieu saint oblige chaque femme à apporter avec elle un petit tapis brodé qui lui sert à s'agenouiller ou à s'asseoir. Mais bientôt la fatigue résultant du contact presque immédiat de la dalle, les contraindant à s'affaisser sur elles-mêmes et à chercher la place la moins hostile à la délicatesse de leurs membres; de la naissance des attitudes délicieuses que nous croyons naturelles, car, il faut le dire, la piété des Limeñas nous a paru exemple de coquetterie.

À les voir ainsi, recueillies, immobiles, appuyées contre les murs ou sur le socle d'une colonne, les paupières baissées ou le regard perdu vers les voûtes, on les prendrait pour des statues de la Méditation. Le signe de la croix, qu'elles traient rapidement avec le pouce sur le visage, vient seul prouver leur existence. — Dans le sanctuaire, un bruit étranger ne trouble l'harmonie du divin sacrifice : point de chaises remuantes, point de promeneurs indiscrets. L'encens, les hymnes sacrés, les soupirs de l'orgue montent avec la prière vers le Seigneur, et dans plusieurs églises, dans la chapelle du couvent de San-Francisco surtout, les serins et les chardonnerets perdus dans la forêt de cristal des lustres, unissent leurs gazouillements au chant grave des moines.

L'office terminé, la vie s'empare de tous ces corps immobiles; un éclair illumine ces regards atones, le bruit remplace le silence. À la sortie de l'église, des musiciens Noirs emplissent l'air du son tourdissant de leurs tambours et de leurs clarinettes; des courtiers de loterie vendent la *suerte*, des religieux vendent l'image de quelque saint en renom, les jeunes gens qui stationnent sous le portique donnent pour rien quelques fades louanges. La Limeña, redevenue elle-même, répond par une caillade à un madrigal, achète d'une main un billet de loterie, de l'autre l'indolence qui doit lui rendre le sort favorable et regard d'un saint en faveur net en émoi la population, dans les places et dans les rues, on doit passer le cortège, fourmillent des sayas de toutes les couleurs, qui rivalisent de luxe et de coquetterie; toutes ont un petit pied digne de Cendrillon. Toutes décochent avec la même facilité l'ouïlle de provocatrice et l'épigramme acérée au passant inoffensif; tous sont audacieux et spirituels sous la mante, et, chose remarquable, presque toutes sont jeunes. On voit, au reste, peu de femmes âgées à Lima. Aussiôt que l'âge cruet à l'imprimé sa première ride sur leur front fier encore d'une irréprochable pureté, aussitôt que de légers fils d'argent se révèlent parmi les ondes parfumées de leur chevelure d'ébène, trop lières pour être détonnées, elles abdiquent leur jeunesse, vivent en fond de leur demeure comme des chrysalides, et deviennent indifférentes à tout, même à la mort, même à la misère. — Pourtant, dans le calme de leur tombe anticipée, leur moindre s'illumine encore d'éblouissants souvenirs; comme les conquérants déchués, elles passent en revue leurs triomphes, et souvent l'auditeur bévoïque que l'intimité donne à leurs étranges confidences, admire que des organisations aussi délicates aient pu résister à ces grands combats de la passion faits pour briser les natures les plus puissantes.

Une vieille Limeña ne trouve point, hélas! pour compensation aux folles voluptés de la jeunesse, les joies plus pures de la famille. Sa vie ayant été toute extérieure, ses filles croissent sans son et s'habitent à considérer leur mère comme un mobile inutile. — Si, dans une maison, un étranger se lève avec respect à l'approche d'une femme âgée, il n'est pas rare d'entendre une jeune fille lui dire avec indifférence : — *No se incomoda usted esto, es mi mamá!* (Ne vous dérangez pas,

c'est ma mère!) — La mère ne souffre nullement de cette façon d'agir, l'habitude est une seconde nature. Son unique ambition est de voir sa fille élégante, admirée et courtisée; aussi se prête-t-elle volontiers à lui donner, comme servante, les soins qu'elle n'a pas données à l'enfant comme mère.

Il est pourtant juste de dire que nous ne parlons ici que d'une certaine classe, vers laquelle les idées civilisatrices peuvent à grand-peine se faire jour, empêchées par un pays en proie à une fièvre intermittente de révolutions. Ces exemples sont heureusement rares dans la haute société, où l'éducation européenne est absorbée par des intelligences peu ordinaires; aussi rencontre-t-on à Lima bien des femmes qui joignent aux talents les plus remarquables les qualités les plus solides.

À la nuit tombante, la Limeña abandonne son coquet vêtement de la journée. Si elle sort à pied, soit pour aller au théâtre du théâtre, soit pour aller prendre des sorbets sur la *plaza mayor*, elle remplace la *sayu y manto* par une robe et par un châle de couleur claire. Le châle se porte sur la tête; comme la mante, on le ramène sur le visage, mais avec moins de conscience, car il laisse ordinairement les yeux à découvert.

Les femmes de la classe aisée sont, dans leur intérieur, vêtues à la française, avec élégance et recherche; elles conservent aussi ce costume quand elles occupent leur loge au théâtre ou quand elles se promènent en *cabesa*, sorte de voiture coupée, vitrée à jour et immédiatement couverte de dorures. — La mode parisienne a déjà franchi l'Andalousie et les Cordillères, et règne en souveraine à Lima lorsqu'elle ne fait encore qu'un apparition timide dans nos provinces. Pourtant jusqu'à ce jour elle a trouvé les Limeñas rebelles au chapeau. Il y a bien çà et là quelques infractionnelles tentatives, mais rien ne pourra conquies le trésor naturel de leur chevelure, dont elles vantent à l'infini les savantes et artistiques combinaisons, et dont une fleur est toujours le puissant et indispensable accessoire. Légères comme le colibri du Pérou, les Limeñas ont comme lui un angor immodéré des parfums et des bouquets. Dans l'hôtel somptueux comme dans le modeste case, un flacon de parfums et un vase de fleurs fraîchement cueillies révèlent la présence d'une femme et justifient un proverbe que nous nous abstenons de citer.

La musique et la danse sont les arts vers lesquels se tournent le plus volontiers les sympathies des Limeñas. Leurs dispositions naturelles se joignent au sentiment le plus exquis pour suppléer aux maîtres qui leur manquent. — Dans le mois de juin 1844, nous avons été assez heureux pour assister à un concert où plusieurs femmes appartenant aux familles les plus honorables de Lima ont prouvé qu'elles n'étaient pas seulement des pianistes habiles, mais qu'elles pouvaient encore aborder convenablement, comme cantatrices, les partitions des grands maîtres. — Pourtant nous devons à notre amour-propre national de déclarer ici que le talent musical le plus en faveur à cette époque n'appartenait pas à une Limeña, mais bien à une Française d'un rang élevé. Si ces lignes tombent sous ses yeux, elle verra que notre admiration pour son talent est aussi vive que notre reconnaissance pour sa gracieuse et cordiale hospitalité.

Les deux danses classiques du Pérou sont la *zambacueca* et la *resbalosa*. Dans ces deux danses, qui diffèrent peu l'une de l'autre, la femme absorbe entièrement l'attention de l'assemblée. Une *passé* heureuse des débuts fait naître un murmure enchanter qui l'enivre; aussi s'abandonne-t-elle bientôt à ses propres inspirations, et limit-elle par déployer des trésors de grâce et de souplesse; ses yeux, pleins d'une langueur humide, les palpitations énergiques qui ébranlent les fleurs de son bouquet, les ondulations de son corps de fée, les dernières caresses de son petit soulier de satin sur le parquet font monter au comble le délire de l'enchantement, et déterminent un tonnerre de bravos quand s'ouvre le cercle des admirateurs pour laisser passer la danseuse triomphante.

Ces danses, seulement voluptueuses dans les salons, deviennent quelque peu lubriques dans une société intérieure, et se transforment entièrement dans la basse peuple, où elles atteignent aux dernières limites de l'impudicité la plus effrénée.

Si l'on se promène le soir dans les rues de Lima, on entend s'échapper de chaque maison les sons aigres d'une guitare ou d'une mandoline, auxquels s'unissent des voix grêles de femmes et un martèlement de mains sur les meubles, orchestre obligé de toute *zambacueca*. Alors, si la curiosité vous engage à appliquer l'œil contre la rainure lumineuse de la porte ou de la jalouse ou d'ouverte, vous assistez parfois à l'un de ces drames impurs où les acteurs, enivrés par la fureur de la danse, surpassent tout ce que l'on connaît des égarements de nos derniers jours de carnaval.

Jusqu'à présent nous avons toujours voulu désigner par Limeñas les femmes d'origine espagnole; pourtant il existe à Lima une autre classe de femmes qui, certes, a droit aussi à une mention. Ce sont les femmes d'origine indienne, les descendantes des Incas, fils du soleil, enfin les descendants de la séduisante Péricholi; on les nomme communément les *Cholitas*. Ces femmes ne sont pas aussi généralement belles que les Espagnoles, plantes exotiques qui ont puisé de nouvelles ardeurs dans un climat favorisé. La peau des *Cholitas* se rapproche, pour la nuance, du cuivre rouge légèrement doré par un reflet de soleil. Le feu de leur prunelle de diamant noir, la brusque courbure de leur sourcil vers le nez, les ondulations de leur épaisse chevelure, leur donnent cette expression ardente, impétueuse qu'on remarque chez certaines militrées.

Leur costume se compose d'un chapeau de paille à grands bords, orné de larges rubans aux couleurs éclatantes; leur châle, drapé d'une façon particulière, ne laisse pendre aucune de ses pointes sur leurs robes à larges falbalas.

La *Cholita* gouverne un cheval avec une rare habileté; de chaque côté de la selle on peut admirer jusqu'à son coussin sa jambe irréprochable, recouverte d'un bas de soie mirifique. C'est surtout vers la Saint-Jean que la *Cholita* déploie tous

les trésors de ses talents lipipiés. Les *cerros* arides, premiers degrés de la cordillère des Andes, se couvrent, comme par enchantement, à cette époque de l'année, d'une riche

moisson de fleurs jaunes que les Péruviens appellent *azucenas*, et qui ont donné leur nom à la fête. — Cueillir quelques-unes de ces fleurs est la prétexte spécieux du rendez-vous,

où l'on se livre à des jouissances plus matérielles. — Partout dans la vaste plaine qui s'étend de la base de ces collines vers Lima sont dressés des *ranchos* et des tentes d'où s'échap-



(La sortie de la messe, à Lima, dessin de M. Radiguet.)

pent des odeurs nonrissantes pour tous autres que pour les appétits redoutables des pèlerins affamés et altérés par une longue course sous le grand soleil et dans la poussière. — L'on s'occupe donc premièrement de donner à l'estomac une satisfaction plus qu'entière. Ce besoin satisfait, on se livre à la plus frénétique abandon. — C'est alors qu'il faut voir la *Cholita* ivre de *zambacuca* et d'eau-de-vie de *Pisco*, le front baigné du sueur, les cheveux épars, les narines ouvertes, enfourcher son cheval, lui labourer les flancs de ses larges éperons, le faire cabrer ou tourner brusquement sur lui-même pour épargner un piéton maladroit, puis le lancer de nouveau et passer comme le vertige à travers une mêlée, où cent chevaux obéissent à des volontés différentes, et témoignent, par leur manœuvre offensive, de l'habileté de ceux ou de celles qui les dirigent.

Nous avons assisté à plusieurs de ces fêtes où la *Cholita* donne des preuves d'une énergie et d'une intrépidité si peu en rapport avec les habitudes pacifiques des femmes d'Europe; mais une surprise plus grande nous était réservée. Le 12 juin 1845, pendant un combat de taureaux, destiné à célébrer l'arrivée à Lima de la présidente Vivanco, nous avons vu une jeune *Cholita* entrer dans l'arène, faire caracoler son cheval avec tout le savoir-faire d'un écuyer consommé, et, par sa manœuvre habile, éviter à plusieurs reprises un taureau furieux.

Le peu de temps que nous avons passé au Pérou ne nous a pas permis de suivre la *Cholita* dans ses occupations journalières; aussi ne dirons-nous rien de ses qualités ni de ses défauts.

Le même motif nous empêchera de parler des *Santas* (filles d'origine africaine et indienne), qui se rapprochent plus ou moins des *Cholitas*; nous aimons mieux être incomplets dans notre récit que de prendre sur notre responsabilité des renseigne-

ments véritablement ordinaires, comme léger correctif de la première imperfection.

Les seules, les véritables *Liméniennes* tirent donc leur origine des Espagnols ou des Indiens; la *Cholita*, dont nous avons signalé quelques habitudes excentriques, sort du mélange de ces deux races.

Dans cette esquisse rapide, nous avons sacrifié au charme irrésistible de la beauté plutôt qu'à la raison froide et sévère; nous n'avons pas recherché quelles inégalités d'esprit, quelle sécheresse de cœur pouvaient recéler la brillante enveloppe des *Liméniennes*; nous nous sommes spécialement occupé de ce qui séduit la vue, nous avons enfin admiré l'arbre aux fleurs suaves sans nous inquiéter de l'amertume ou de la douceur du fruit. Ton telos nous regardes comme un devoir de faire connaître l'opinion la plus généralement accréditée du caractère de ces femmes.

Une satire publiée il y a plusieurs années et intitulée : *Lima por dentro y fuera*, attaque sans courtoisie et sans pitié les *Liméniennes*, dévoile leurs vices, leurs ridicules vrais ou supposés et représente la ville des rois (*ciudad de reyes*) comme une cité infâme qui, heureusement pour elle et pour nous, n'existait pas à l'époque où le feu du ciel embrasait la



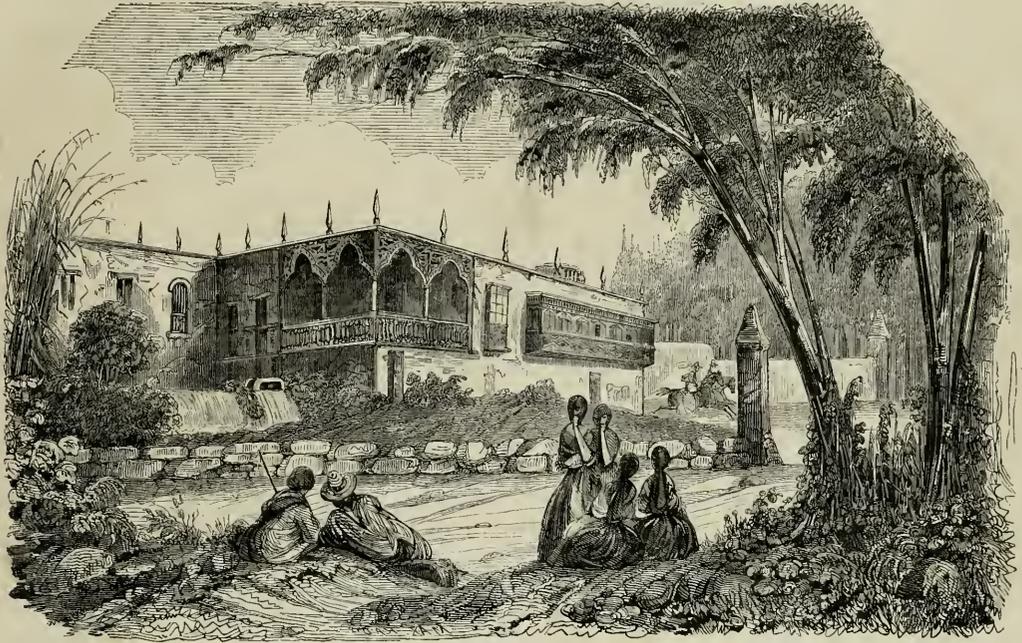
(Costumes des Liméniennes, dessin de M. Radiguet.)

ville maudite. Le jugement de certains écrivains étrangers qui laissent Lima s'entendre répéter : « Dehéz-vous des *Liméniennes*! sèches perdiles, elles mettent tout en œuvre, douces voix, insinuantes paroles, persuasive éloquence, mol et voluptueux aban-

donnements d'un intérêt médiocre et d'une authenticité contestable. Pour faire mention de la race africaine qui se multiplie considérablement au Pérou, nous affirmerons que la, comme dans tous les pays que nous avons visités, la beauté, à notre point de vue, est introuvable chez les négresses; la nature,

ville maudite. Le jugement de certains écrivains étrangers qui laissent Lima s'entendre répéter : « Dehéz-vous des *Liméniennes*! sèches perdiles, elles mettent tout en œuvre, douces voix, insinuantes paroles, persuasive éloquence, mol et voluptueux aban-

don, pour allumer chez un étranger une passion, dont le but est un amour-propre effréné auquel vient se joindre toujours quelque honteux calcul d'intérêt; ne croyez point à leurs serments, ne cédez jamais à leurs prières, soyez insensible à leurs larmes; chez ces femmes tout est joué: l'œil est de feu, l'âme est de glace, les lèvres parlent et jamais le cœur. Dés-



(Maison de la Péricoli, à Lima, dessin de M. Radiguet.)

liez-vous, ou bien vous achèterez l'expérience au prix de nombreuses et cruelles déceptions. »

Cette dernière opinion nous a moins influencé que celle du poète; en voici la cause : — Parmi cette quantité considé-

Or, ce sont justement ces industriels de l'émigration qui se montrent les plus ardents détracteurs des femmes de Lima. Ils se vengent à leur manière du dédain qui les enveloppe et ne se bornent pas à calomnier les familles honorables près

desquelles ils n'ont point accès; mais ils poursuivent encore du venin de leur médisance ceux de leurs compatriotes qu'une éducation distinguée, une fortune légitimement acquise, et une inattaquable loyauté font admettre dans le cercle où on les exile.

Le poète Terralla aurait plus de droit à notre confiance. Son livre, plus remarquable par la forme, tout rempli d'aperçus fins et originaux, dénote, au dire de tous, une connaissance parfaite des mœurs liméniennes. Malgré la modification notable qu'elles ont subies depuis quelques années, on retrouve encore bien des traits du tableau de Terralla dans cette classe secondaire de la société que l'absence absolue de toute industrie rend misérable, et que l'oisiveté, la misère et le manque de principes pousse au libertinage. Il serait difficile que la série de maux résultant de continuelshavements politiques n'apportât pas de graves perturbations dans les mœurs: les mêmes causes conduisent aux

pays. Alors elles joindront au trésor éphémère de leur beauté matérielle la richesse plus solide des qualités du cœur. Elles n'en seront pas moins en butte aux jalousies mesquines de l'impuissance et de la laideur; mais elles s'en consolent avec



(Femmes indiennes, au Pérou, dessin de M. Radiguet.)

table de commerçants qui s'expatrient pour exploiter à Lima un filon intarissable, la trahison péruvienne, il s'en trouve malheureusement qui, hors de leur comptoir, traînent après leur nullité absolue une réputation de probité fort équivoque.

mêmes effets dans tous les pays. Si c'est avec justice qu'on taxe sans cesse les Liméniennes d'immoralité, comme nous avons cru signaler la source du mal, nous faisons des vœux ardents pour que le calme et la paix descendent sur leur beau



(Cavalier péruvien, dessin de M. Radiguet.)

cette parole du poète : « On ne jette des pierres qu'aux arbres chargés de fruits d'or ! »

MAX RADIGUET.

Encore des chasses en Russie.

(Voir tome V, p. 422.)

J'avais écrit ce petit bulletin au retour d'une expédition que je croyais bien la dernière. Nous étions arrivés à la fin du mois de mars des Russes, c'est-à-dire presque à notre mi-avril. C'est l'époque ordinaire du dégel, et la clôture forcée de toutes les grandes chasses, car dès que la neige fondue inonde leurs bûnières, les ours sortent d'un engourdissement de six mois, cessent leur vie d'amphibores, pour réparer le long jeûne de l'hiver par les bonhommes de l'été. Maîtres et élanqués, ils commencent aussitôt à faire l'ample provision de graisse dont ils vivront le carême suivant. Cependant l'hiver tenait bon; alors que nos campagnes de France étaient déjà vertes et fleuries, alors que le filas enhamonné nos jardins, là-bas une épaisse couche de neige, amoncelée pendant cinq mois, couvrait encore la terre morte, et le thermomètre descendait chaque nuit à 10 ou 12 degrés Réaumur.

Ce fut à cette époque, printanière habituellement, que mes amis me firent la proposition d'une autre grande chasse dans le gouvernement de Novgorod. Mais ce n'était pas cette fois de simples paysans qui venaient offrir aux amateurs l'ours découvert et surveillé par eux. Une espèce de marchand de bois, demi-bourgeois, demi-manant, et faisant toute sorte de commerces, avait imaginé de retenir sur arbres tous les ours d'un district pour les revendre aux chasseurs de la capitale. Oh diable la spéculation va-t-elle se nicher? Dieu sait à quel prix l'approche du dégel lui avait fait avoir une denrée qui devait fondre avec la neige; on convint cependant de lui donner 75 roubles pour chaque ours qui serait tué, tiré ou seulement vu par les chasseurs. C'était un singulier homme que ce négociant en bêtes fauves. Il était porteur d'une de ces figures cossues qu'on n'oublie point dès qu'on les a vues, une large trogne lue et vie, encadrée dans une barbe rare et longue, couleur de café au lait; et puis il avait une telle peur de sa marchandise qu'il ne voyait seulement paraître pour l'enrolement des traqueurs. Dès que la chasse commençait, il se tenait quelque part comme un blaïreau pour ne remonter son nez violet qu'après l'habiti. A l'en croire, il avait accaparé onze ours, dont le plus proche était à ce même village de Zablch où nous avions déjà fait une précédente campagne; les autres s'échelonnaient dans les environs, à quinze, vingt, trente verstes de distance l'un de l'autre, de sorte que le dernier avait son domicile à plus de trois cents verstes de Saint-Petersbourg. Tout le monde convenait que c'était la plus limitaine expédition qu'on eût encore tentée, et la plus aventureuse à cause de la saison. Mais ce fut, je crois, un aléa de plus, car la grande neige n'est pas la vertu des Russes que l'avarice n'est leur défaut; généreux par essence, ils sont prodigés de tout, même de leur vie. L'on fit des préparatifs comme pour une autre chasse au sanglier de Caydon. Le Malame manquaît, mais nous étions neuf Mélégras, sans compter quelques gens de service, et une espèce de précieux factum, appelé Lermol (Jérôme), qui nous primes en passant au village de Tozna. Il était valet de chambre et cuisinier dans les cahanes où nous faisons halte, cochier sur la route, piqueur à la chasse, et s'acquittait de tous ces emplois avec intelligence et célérité.

Nous partîmes en trois corps, à quelques heures d'intervalle, pour trouver plus sûrement des chevaux jusqu'à nos rendez-vous. J'étais de l'avant-garde, qui préparait les relais des autres. Notre départ se fit au beau milieu d'une nuit froide et tempétueuse. La bise soufflait, nous jetant au visage une neige fine, serrée, pénétrante, et nous dûmes faire de nous foulards des espèces de masques ou de voiles pour garantir nos yeux de ses coups répétés. Mais, dès les lendemains, le temps se calma, s'adoucit, le soleil perça les nuages, nous donnez chacun affûté l'air, et nous craignîmes sérieusement que le marchand d'ours n'en fût pour ses arbes et nous pour notre peine, c'est-à-dire que le dégel ne se fit sur-le-champ; car, dans ces régions polaires, où la terre n'est vivante que la moitié de l'année, où il faut, en quatre mois, faire toutes les moissons, du labourage à la récolte, on passe sans intervalle, par un changement brusque et complet, des glaces de l'hiver aux ardeurs de l'été. Cependant nous avançions toujours avec courage, et nous avions atteint la partie nord du gouvernement de Novgorod, presque à mi-chemin entre Saint-Petersbourg et Moscou. Là s'étendent d'indéterminés forêts, coupées de loin en loin par de pauvres villages qu'environnent quelques champs labourés. Mais ce ne sont plus les bois rabornés de la Finlande; j'avais enfin trouvé les véritables forêts du Nord, où toutes les espèces d'arbres, pins, sapins, bouleaux, trembles, érables, prennent également des proportions gigantesques, et s'élancent en jets droits et réguliers comme une colonne à des hauteurs démesurées. En admirant les magnificences de cette végétation vigoureuse, on s'étonne, on s'afflige de voir avec quelle incroyablement et quelle alarmante insouciance les forêts sont, malgré la volonté du gouvernement, traitées en Russie. Dans les battues, par exemple, il arrive fréquemment que, pour occuper le temps et se réchauffer les mains, chaque traqueur s'amuse à abattre quelque grand arbre près duquel on l'a posté, et qui tombe avec fracas en ébranlant ceux d'à l'environ. J'ai vu des paysans couper un grand pin par le pied, comme le sauvage de Montségur, pour extraire du tronc une balle qu'un chasseur y avait logée en débarrassant sa carabine. Pour eux, une once de plomb était plus précieuse qu'un arbre de haute futaie. Aussi, les forêts sont-elles littéralement jonchées d'arbres abattus, qui pourrissent sur place, des racines aux branches, parce que personne ne prend la peine de les ramasser.

Le surlendemain de notre départ, vers midi, nous étions tous réunis au village de Zablch, et la chasse enfin commença.

J'en ferai brièvement le journal. La première battue fut malheureuse. L'ours était aux aguets; il s'échappa à l'approche de notre armée de traqueurs, à laquelle il est difficile d'imposer un complet silence, puisqu'il y a dans les rangs autant de femmes que d'hommes. C'était le même animal qui nous avait joint le même jour quelques semaines auparavant. Sans nous rebouter de ce début sinistre, nous remontâmes en traitement et nous courûmes toute la nuit pour gagner une autre enceinte. Au point du jour chacun était à son poste, et l'ours celta fois nous avait attendus. Éveillé par les cris des batteurs, et levé par un coqueux matin, il vint à nous sans hésiter, se dirigeant entre nous deux, le colonel G., et son voisin du même côté. D'une petite éminence où j'étais posté j'eus du moins le spectacle de tous les actes de la tragédie. Bête de haute taille, l'ours s'avançait résolument en droit ligne, la tête levée et poussa de loin en loin un souffle bruyant comme celui d'un chat qui fait tête aux aboiements d'un chien. C'est son habitude à la vue de l'homme. Les premiers coups qu'il reçut le firent à peine fléchir; il n'avancé que plus vite et avec plus de colère. A la seconde décharge il s'arrêta, toujours droit sur ses jambes, la tête toujours haute et levant des regards ardents où se lisaient les plus tendres reproches. Une balle dans la tête l'habiti; mais il vint droit debout, comme un roi.

Et moi mit les traqueurs d'un autre village situé à quatre ou cinq toises plus loin entourant une seconde enceinte. Tiré par mon voisin de droite, l'ours franchit la ligne grèvement blessé, et des paysans se mirent à sa poursuite en leurs chiens sur la trace du sang. Mais nous n'attendîmes pas leur retour; nous voulions faire une troisième battue le soir même. Cependant la fatigue était si grande, après tant de courses sans repos, que trois chasseurs seulement suivirent jusqu'au bout le plat de bataille. Un quatrième nous rejoignit, poussé par une noble honte. Nous avions compté sur la longueur des jours qui, depuis l'épinoche, avaient été rapidement, car il faut passer des journées de décembre, qui n'ont pas cinq heures de soleil, aux journées de juin qui sont sans nuit. Et notre calcul eût été juste à toute autre époque; mais il fut dérangé par l'état des chemins. Nos chevaux s'entraînaient à chaque instant dans la neige amollie; à peine pouvaient-ils marcher au pas. Il était six heures au moins quand nous atteignîmes le village où nous devions recruter nos traqueurs. Nous sautons à bas des traîneaux, nous courons de porte en porte, criant à la battue comme on crie au bien. Bientôt quarante à cinquante paysans se rassemblent, hommes, femmes et enfants. Nous les poussons devant nous comme un troupeau. Mais nous n'avancions pas mieux dans les bois que nos chevaux sur la route. On ne voyait, sur toute la ligne en mouvement, que des moitiés de figures humaines; tous enfouaient dans la neige jusqu'à la ceinture. Et la nuit était venue. La battue se fit littéralement au clair de la lune, si l'on peut appeler lune un mince croissant qui jetait une lueur maigre et blême à travers les maquis pluvieux. Mais notre constance ne reçut pas son prix. Que les paysans nous eussent trompés, soit en annonçant un ours imaginaire, soit en laissant faire la battue après avoir eux-mêmes chassé l'ours, toujours est-il que nous fûmes encore buissons creux.

Nous allâmes, l'oreille basse, rejoindre nos compagnons mieux avisés, qui nous attendaient en dormant au village où se faisait la chasse du lendemain. On nous descendit vers deux heures du matin devant un pauvre et sombre isbi de paysan, le meilleur gîte de l'endroit. Une bonne femme, à demi vêtue de peaux de mouton crasseuses, vint au-devant de nous, tenant entre ses dents une mince planchette de bouleau allongée par l'autre bout. A la lueur de cette chandelle primitive dont notre mère Eve dut faire usage dans le paradis terrestre, elle s'occupait, malgré l'heure avancée, à tisser de la grosse toile sur un petit métier, tout en agitant le herceau de son enfant qui pendait, par quatre ficelles, au bout d'une perche flexible clouée au plafond. Son mari, vif militaire, avait rapporté de ses dix-huit années de service le privilège de porter la moustache du soldat au lieu de la barbe du mouziki. Ils s'élevèrent de la paille sur le plancher de l'isbi, et nous fûmes bientôt tous endormis, qui sur sa pelisse, qui sous sa pelisse, qui dans sa pelisse, suivant les goûts et les tempéraments.

Dans ce village de Lévoa (je n'ai pas oublié son nom), deux ours nous étaient promis, assés voisins l'un de l'autre que peuvent l'être deux ours. Nous révisions donc bataille et victoire, lorsqu'un petit jour le bruit de grosses bottes battant le plancher sur lequel nous dormitions mit brusquement à nos songes dorés. En ouvrant un œil avec effort, j'aperçus cinq ou six grèves maugrés barbus, qui faisaient des révérences et des signes de croix, non point à nous, mais aux saintes images disposées en chapelette domestique dans un coin de la chambre. C'est aux images qu'est toujours le premier salut. Ils nous saluèrent ensuite fort poliment. Ces braves gens venaient nous avvertir qu'il ne restait rien à faire pour nous dans leurs pays. Ne comptant plus avoir le printemps sur la visite des chasseurs citadins, les paysans avaient fait comme les restaurateurs qui mangent leurs provisions quand le chaland manque, plutôt que de les laisser perdre. Ils avaient eux-mêmes chassé les ours. « Adieu, paniers, vendanges sont faites. » Il ne nous restait plus qu'à déloger sans tambour ni trompette et lestement, car nous avions à fuir un ennemi formidable qui déjà nous poussait l'épée dans les reins, le dégel. En deux jours toute la nature avait changé d'aspect. Comme si les vieux sapins eussent secoué leurs bras fatigués, de pesantes franges de givre tombaient lourdement de leurs cimes sur la terre. La neige n'était plus aux yeux sa nappe unie, ferme, diamantée où se reflétaient toutes les nuances du ciel; il y avait une brume morte et fade, d'un aspect humide et spongieux, où la voyait partout à la fois s'effaïsser et se fondre. Déjà l'eau ruisselait sur sa masse compacte encore à la surface. On y entendait comme un bruit souterrain semblable à celui de la machine à vapeur qui fait tourner la hotte vaineuse des marais. Pour à peu ces invisibles petits ruisseaux, réunissant leurs mille filets et trouvant des pentes favorables à

leurs cours, formaient des torrents, des rivières, des fleuves qui entraînaient avec fracas, dans leur lit impétueux, les amas de neige et les glaçons flottants. La campagne ressemblait bientôt à un vaste lac, non point tranquille et doux, mais roulant, précipitant, heurtant dans tous les sens les ondes furieuses et bouillonnantes.

C'est au milieu de cette inondation soudaine qu'il fallut nous frayer un passage pour le retour. Si légers qu'ils fussent, nos petits traîneaux de village, devenus barques et gondoles, glissaient avec difficulté sur la neige ébouillée et fondante. Nos chevaux, enfouant toute la jambe dans un sol mouvant, tantôt dressés sur leurs croupes comme des chiens assis, tantôt la tête plongée en avant comme lorsqu'ils boivent à l'aveugle en plant les genoux, épuisés de continels efforts, finissaient par perdre jusqu'à leur courage. Ils s'arrêtaient souvent, désespérés, n'écoutant plus ni la voix ni le fouet. Nous avions cent cinquante verstes à faire ainsi de village en village, jusqu'à la grande route. Je laisse à juger si le trajet nous parut long. La nuit surtout était dure à passer. Enveloppés d'une obscurité profonde, inondés d'une pluie glacée et pénétrante, souvent, au passage d'un marais ou d'une rivière, nous entendions la glace craquer et se rompre sous nos pieds équipages. L'eau nous envahissait, nous étions à demi submergés. Il fallait sauter à bas des traîneaux (j'allais dire mettre pied à terre) pour aider nos pauvres chevaux à sortir de ces pas difficiles. Et s'élançant par la brèche que nous ouvrions ainsi, le torrent souterrain prenait aussitôt son cours bruyant et emporté. Nous pouvions bien dire: « Après nous le déluge. » Il fallait se maintenir sur l'étroit sentier frayé pendant l'hiver où la neige battue conservait un peu plus de solidité. Mais deux traîneaux qui s'y trouvaient face à face faisaient comme des deux chèvres sur la planche. On nous versions ceux qui venaient à notre rencontre, ou nous étions versés par eux, ou nous nous versions réciproquement les uns et les autres, outre les versadés qui se faisaient toutes seules, sans choc ni rencontre. J'en sais quelque chose, car j'ai manqué laisser un bras dans un endroit et la tête dans un autre; je ne les ai gardés qu'au prix de graves contusions. Ce retour à été ma retraite de Russie.

Enfin nous atteignîmes la chaussée de Moscou, à cent dix verstes de Saint-Petersbourg. Là, plus de neige, plus de traîneaux. Il fallut, pour dernière calamité, endurer le supplice du télèga. Le télèga est un petit chariot découvert, à quatre roues, posé sur ses essieux sans ressorts, ni soupentes, ni rien qui le remplace. C'est, dit-on, l'unique voiture qui puisse résister aux chemins de la Russie lorsque le traînage est passé. Mais si cette voiture résiste aux chemins, qui peut résister à cette voiture? Quand trois chevaux vous emportent à grand train, ce ne sont pas des calots qu'on éprouve, ni des balancements, ni des secousses. Ces mots n'ont aucun sens. On est littéralement et continuellement lancé en l'air, comme Sancho Pança sur la couverture. Il y a de quoi déranger le diaphragme, et, dans ces perpétuels sauts de carpe, il faut prendre grand soin de ne pas avoir la langue coupée entre les dents. Je m'étonne d'une chose: en Russie, où la peine de mort est abolie nominellement, on s'évertue à chercher des châliements qui la remplacent, qui aient la chose sans le mot, par exemple, trois ou quatre mille coups de verges. Que ne condamne-t-on le coupable à faire cent lieues de suite en télèga? Il sera mort, j'en réponds, avant la fin du voyage. Nous fûmes assés harnés et torturés l'espace de trente lieues. C'est plus qu'il n'en fallait, comme on dit en Espagne, pour nous achever de mourir.

Nous rentrâmes dans la ville impériale avec les longues barbes de gens qui ont passé une semaine sans se déshabiller, sans prendre une heure de repos véritable, avec les longues mines de chasseurs dont la plupart n'ont pas brulé une amorce et qui rapportent, entre neuf, une pièce de gibier. En gagnant l'étrier où j'allais prendre un bain russe, je me rappelais avoir un jour entendu le célèbre auteur de l'« Histoire du Consulat et de l'Empire » décrier ainsi le bouleau: « La plus grande dépense possible d'activité. » En ce cas, nous avons été, sept jours durant, des gens bien heureux. Je défie qu'on le soit davantage. Mais il restait à passer le quart d'heure de Babalans. Nous fûmes, d'un côté l'addition de toutes nos courses; d'un autre, celle de toutes nos dépenses, en provisions, voyages, battues, gratifications, etc., etc., etc. Pour le total des verstes et pour celui des roubles, il se trouva... Mais non, j'aime mieux cette fois ne pas le dire: on aurait le droit de m'appeler, à quarante ans passés, d'un nom que nos mères nous donnaient à dix-sept.

Pent-être que submergés dans les traîneaux ou broyés dans le télèga, nous aurons quelque peu maugréé contre la chasse et les folles qu'elle fait faire. Mais les serments des chasseurs sont des serments d'ivrognes et d'amoureux. Plus on martelle sa maîtresse, plus on l'adore. Si j'avais, outre mes deux millions d'ours, tué un ours tout entier, un bel et bon ours, un ours-fût parfait, hechoy d'vrechko, j'aurais pu mettre un cloch ou carabine et un plume, en disant comme le vieux luttteur de Virgile: *cestos artemque repono*. Mais, je le vois; folie ou non, si Dieu me prête vie, je recommencerai. Ainsi, ami lecteur, gare à l'au prochain!

LOUIS VIARDOT.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES SÉANCES DU PREMIER SEMESTRE DE L'ANNÉE 1845.

Avant de recommencer le compte rendu de ce semestre, que nos lecteurs nous permettent de les entretenir un instant de la séance du 10 mars, dans laquelle l'Académie des sciences a procédé à la distribution des prix fondés par de véritables amis du progrès des connaissances humaines. Nous avons d'abord pu de plaisir à la faire, que nous retrouvons parmi les lauréats de

LE CHANT DES ANGES.

PAROLES

DE

Hégésippe Moreau.

MUSIQUE

DE

Georges Bousquet.



PIANO.

Moderato religioso

Un peu fort.

Musical score for the piano accompaniment of the first section. It consists of two staves: a treble clef staff with a key signature of two flats and a common time signature, and a bass clef staff. The music features a steady eighth-note accompaniment in the bass and a more melodic line in the treble. Dynamic markings include accents and a fortissimo (fz) marking.

CHANT.

Doux et simple.

First system of the vocal score. It includes a vocal line with lyrics and a piano accompaniment. The lyrics are: "A fé - ter la Vier - ge su - prè - me Là haut chaque ange est in - vi -". The piano accompaniment consists of two staves with chords and moving lines.

Second system of the vocal score. The lyrics continue: "té Et mon an - ge gar - dien lu - - - mè - me Dès l'au - - rore hé - las m'a quit -". The musical notation follows the same format as the first system.

Très doux.

Third system of the vocal score. The lyrics are: "té Bel ange à la rei - ne cé - les - - te Por - te ton bou - quet moi je res - - te La". The piano accompaniment includes a *pp* (pianissimo) marking and the instruction *Un peu arpeggié.* The system concludes with a *loco.* marking.

rei - ne de mon cœur est là Et pour cé - lé - brer ses lou -

an - ges J'em - - - prun - - - te le re - - - frain des an - - -

Très doux et ralenties. *Très lent et avec force.*

ges A - ve Ma - - - ri - - - a A - ve Ma - - - ri - - - a

p *Très doux.* *F* *ff* *D.C.*

2^e COUPLET. Je lui cou - tai pe - tit en - - co - re Pe - tit com - me l'en - fant Je - - sus Bien des a - lar - mes qu'on i -

p *Très doux.* *Très doux et ralenties.* *Très lent et avec force.*

gn - re Bien des pleurs que Dieu seul a vus Chas - sant l'in - see - te qui bour - don - ne Cum - bien de fois dou - ce Ma -

do - ne Prés de ma couche el - - le veil - la Aus - si pour chan - ter ses lou - - an - ges J'em - prun - te le re -

frain des an - - - ges A - ve Ma - ri - - a A - ve Ma - ri - - a.

3^e COUPLET. Au front de la vier - ge que j'ai - me Hé - las j'au - rais vou - lu po - ser Des é - toi - les pour di - a -

p *Très doux.*

dé - me Je n'y peux met - tre qu'un hai - ser Mais es - pé - rance ô ma pa - - - tron - ne J'ose es - pé - rer pour ta cou -

ron - ne Quel - - ques lau - riers et jus - - que là *Très doux et ralenties.* *Très lent et avec force.*

vec les an - - - ges A - ve Ma - ri - - a A - ve Ma - ri - - a.

Procédés d'E. DURKACZ.

Bulletin bibliographique.

Cobden et la Ligue, ou l'agitation anglaise pour la liberté du commerce; par M. FRÉDÉRIC BASTIAT, membre du conseil général des Landes. 1 vol. in-8. — Paris, 1843. Guillaumin. 5 fr. 50.

Au mois d'octobre 1838, sept hommes se réunirent à Manchester, et, avec cette virile détermination qui caractérise la race anglo-saxonne, ils résolurent de renverser tous les monopoles existants par les voies légales, et d'accomplir, sans troubles, sans effusion de sang, par la seule puissance de l'opinion, une immense révolution. Il leur fallait un courage peu ordinaire pour tenter une pareille entreprise. Les adversaires qu'il s'agissait de

combattre avaient pour eux la richesse, l'influence, la législation, l'Église, l'État, le trésor public, les terres, les places, les monopoles, et ils étaient entourés d'un respect et d'une vénération traditionnelles. Où trouver, en outre, un point d'appui contre un ensemble de forces si imposant? Comment dissiper tous les préjugés? Comment rallier tous les intérêts? Ces difficultés n'effrayèrent pas ces hommes résolus. Après les avoir regardés

en face et mesurés, ils se crurent de force à les vaincre. La agitation fut décidée.

Manchester devint le berceau de ce grand mouvement. Une ligue se forma, qui prit le nom de *Anti-corn-law League*, Ligue contre les lois sur les grains. Cette dénomination restrictive avait un inconvénient, elle faisait une partie de la vérité. Elle fit fortune cependant. Mais la ligue ne se proposait pas seulement de

convaincu que le public ratifierait le jugement de l'Académie. Disons seulement qu'avant de le faire imprimer, M. Rathery l'a revu, augmenté et débarrassé de quelques erreurs que lui avait reprochées M. Amédée Thierry.

L'Histoire des états généraux se divise en trois parties distinctes, selon le programme de l'Académie.

Dans la première partie, M. Rathery retrace d'une manière sommaire l'histoire des états généraux en France, depuis 1502 jusqu'en 1614.

Dans la deuxième, il indique le mode de leur convocation, la nature de leur composition, le mode de leurs délibérations, l'étendue de leurs pouvoirs.

Enfin, dans la troisième, il détermine les différences qui ont existé à cet égard entre ces assemblées et les parlements d'Angleterre; il fait connaître les causes qui les ont empêchées de devenir, comme ces derniers, une institution régulière de l'ancienne monarchie.

Au premier aspect, l'examen comparatif des institutions de la France et de l'Angleterre ne semble pas favorable à la France. Mais le quatorzième siècle, l'Angleterre avait connus tous les grands principes du gouvernement représentatif, tandis qu'au dix-septième, les états généraux luttaient encore en France pour obtenir les conditions élémentaires de leur existence, la reconnaissance formelle de leur droit d'intervention dans les affaires de l'Etat, leur périodicité, la réponse à leurs cahiers, etc. A partir de cette époque, leurs fonctions, presque purement consultatives, perdent chaque jour de leur importance, et bientôt

leur suppression totale ne laisse après elle aucuns regrets vivement sentis. La royauté devient absolue. Les hardiesses de l'opinion et du courage individuel, qui ne manquent jamais en France, étaient passées depuis longtemps, en Angleterre, à l'état d'axiomes et de banalités. Nous avions des droits, nous ne savions pas nous en servir. Ce qui resta chez nous une lettre morte était, chez nos voisins d'outre-mer, une réalité. Et cependant, M. Amédée Thierry n'a-t-il pas en raison de dire, dans son remarquable rapport, et les formes politiques importent souvent moins qu'on ne pense à la marche des sociétés; les constitutions libres viennent toujours après les lumières, quand elles ne les ont pas précédées; et leur conquête coûte moins de larmes et de sang que les révolutions sociales. Lorsque je porte ces regards de l'autre côté du détroit pour les comparer ensuite sur nous-mêmes, je ne suis pas si incertain du lot que la Providence nous a fait. Si nous avons eu plus tard la liberté, nous avons en plus tôt l'égalité. L'unité régnait sur notre vaste territoire; aucune barrière, aucun privilège ne séparait les communes entre elles ou les individus entre eux. Nous sommes une nation, et les comités de Louis XIV sont plus Français que ne sont anglaises l'Ecosse et le pays de Galles, ces parties intégrantes de la vieille Angleterre. Quant à l'Irlande, je ne sais; et je ne voudrais pas, pour ma patrie, au prix de la liberté la plus ancienne, un tel heritage de calamités et de remords. J'appréhende bien, à vrai dire, que l'Angleterre n'ait accompli qu'une moitié de sa tâche, et qu'elle ne finisse par où nous avons commencé.

Les Écoles, journal mensuel fondé et rédigé par les élèves des différentes Ecoles de Paris, des Facultés des départements et des Universités étrangères. — Rue Saint-Jacques, 51.

Sous ce titre à Paris, il y a quelques mois, un nouveau journal, ou plutôt une nouvelle revue des Ecoles, qui a déjà connus une place honorable dans la presse parisienne. Fondé et rédigé par les étudiants eux-mêmes, le journal Les Ecoles s'est proposé pour but de donner à la jeunesse studieuse des différentes Ecoles ou Facultés de Paris et des départements, l'organe sérieux qui lui manquait. L'intermédiaire libéral et généreux dont elle avait besoin pour manifester ses sentiments et ses opinions, pour exprimer tout haut ses griefs et livrer à la publicité les actes, bons ou mauvais, du haut enseignement. Le premier numéro de ce nouveau journal, issu dans des idées aussi élevées et aussi laudables, parut, pour ainsi dire, sous le patronage de toute la presse indépendante; les feuilles libérales adoptèrent avec empressement cette excellente publication, et le succès de ces premiers mois d'existence prouve que la jeunesse des Ecoles a tout de suite répondu au confident appel que lui avaient fait les fondateurs du journal. Nous ne saurions donc trop recommander, aussi nous, à nos lecteurs, ce recueil mensuel, rédigé avec talent et conscience, et fondé, comme nous l'avons dit, dans le but le plus honorable.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

S'abonner — Renouveler son abonnement — Acheter ou compléter la Collection — Au Bureau du Journal et chez tous les Libraires.

L'ILLUSTRATION est publiée par an plus de 2,000 gravures. Elle aura, au 1^{er} août prochain, deux années et demie d'existence et sa collection, aura complété son cinquième volume. C'est donc plus de 5,000 gravures qui accompagnent, depuis le mois de mars 1845 jusqu'à ce jour, le récit de tout ce qui est arrivé de mémorable dans le monde entier. — La Politique, — les Arts, — les Sciences, — l'Industrie, — les Inventions nouvelles, — le Théâtre, — les Expositions, — la Biographie, — les Evénements mémorables, — les grandes catastrophes, — les Mœurs et Usages des Peuples, — les Fêtes et Cérémonies publiques, — les Caricatures de tous les genres qui font appel à l'attention du monde, — les Voyages, — les Scènes militaires, — les Scènes populaires, — les grands Etablissements de l'Industrie, — les Monuments remarquables, tout ce qui peut, en un mot, se traduire dans la langue du dessin, a payé son tribut à cette Revue, qui, d'ailleurs, ne se borne pas à cette représentation pittoresque, mais qui s'efforce aussi d'être la plus complète et la plus variée de toutes les Revues, et qui n'a pas laissé passer un fait, une idée, un livre de quelque valeur, sans l'examiner et en dire son sentiment à ses lecteurs.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

ORNÉ DE GRAVURES SUR BOIS SUR TOUS LES SUJETS ACTUELS

ABONNEMENT

Paris: trois mois, 8 fr.; six mois, 16 fr.; un an, 30 fr. — Départements: trois mois, 9 fr.; six mois, 17 fr.; un an, 32 fr. — Etranger: trois mois, 10 fr.; six mois, 20 fr.; un an, 40 fr.

VENTE

Chaque numéro, 75 c. — La collection mensuelle brochée, 2 fr. 75 c. — Le volume ou collection semestrielle brochée avec titres et table des matières, 16 fr. — Le volume relié, cartonné riche, 24 fr. — La collection complète de l'Illustration, formant 5 beaux volumes in-folio (le cinquième sera complet le 1^{er} septembre), 80 fr. — Relies, 105 fr.

BUREAUX, r. Richelieu, 60. S'adresser à M. DUBOCHET.

A l'étranger comme L'ILLUSTRATION a obtenu un succès auquel chaque jour apporte un nouveau développement. La liste de ses abonnés est la liste des noms les plus distingués dans tous les pays, tous les rangs, tous les genres, à tous les titres. Elle méritera de plus en plus cette faveur. On peut voir, des aujourd'hui, en comparant ses dernières publications avec celles qui les ont précédées, qu'au lieu d'imiter ces économes maladroits qui négligent dans la prospérité les moyens par lesquels ils ont réussi, l'Illustration n'a pas cessé de s'améliorer, et que ses abonnés ont profité de son succès autant que ses éditeurs eux-mêmes. — Outre le contingent de sujets que les événements de chaque jour fournissent, et qui, étant imprévus, ne peuvent entrer dans un programme, l'Illustration a continué dans son sixième volume: les Bonheurs de Paris, — les grands Etablissements industriels de France; — elle donnera une Histoire illustrée de nos Ports et de nos Etablissements maritimes, — des Scènes de mœurs, des Histories en images, des Romances choisies, des Nouvelles et des Romans; des Problèmes d'Échecs pour les profonds calculateurs; des Modes pour ses lectrices, et des Rébus pour tout le monde.

En vente par livraison, chez J.-J. DUBOCHET, Lechevalier & Co, éditeurs, rue Richelieu, 60.

JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE,

Par Louis Reybaud.

Édition illustrée par J.-J. GRANDVILLE, publiée en 30 livraisons à 50 cent.

Chaque livraison sera composée de 16 pages grand in-8, avec trois ou quatre dessins dans le texte, et d'une ou deux grandes gravures à part. — En payant d'avance, on recevra les 30 livraisons franco à domicile à Paris. Pour les départements, ajouter 3 fr. 50 cent. au prix de l'ouvrage.

EN SOUSCRIPTION.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE, PAR LE SAGE;

Précédée d'une Notice sur l'auteur, par CHARLES NODIER; ornée de 600 dessins par GIGOUX, gravés sur bois et imprimés dans le texte. 1 vol. grand in-8 jésus. 15 fr. Nouvelle édition augmentée de la traduction de Lazzarille de Tormes, traduit par LOUIS VIARDOT, illustré par MEISSONNIER. — Prix de la livraison, 40 centimes.

Mise en vente de la 53^e et de la 54^e Livraison.



EUGÈNE SUE
LE
**JUIF
ERRANT**
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS À 50^c
PAULIN
RUE RICHELIEU, 60

Le tome 10^e et dernier de l'édition in-80 est en vente.

HENRI HERZ,

Facteur du roi, rue de la Victoire, 58. — Médaille d'or 1844.

PIANOS DROITS, cordes droites, six octaves trois quarts, trois cordes. Prix net, 700 fr.
PIANOS DROITS, cordes obliques, six octaves trois quarts, trois cordes. Prix net, 800 fr.
PETITS PIANOS A QUEUE, approuvés par l'Institut royal de France. Prix net, 1,600 fr.

PATRONS DE MODES, 50 PATRONS PAR AN.

On verra par le détail suivant que les Modes parisiennes publient à elles seules autant de patrons de modes que tous les autres journaux ensemble. Dans les mois d'avril et mai, les Modes parisiennes ont donné le patron d'un chapeau sans bayolet de madame Baudrant; — un patron de chemisette brochée; — un patron de col (nouveau dessin); — un patron de chapeau de madame Stéphanie; — un dessin de mouchoir broché; — un patron de caneau broché de madame Payan; — un dessin de feston pour bas de volant; — des patrons de chapeaux d'été des maisons Bidault, Monte-Galy, etc.; — un patron de robes à basquine; — un patron de bonnet broché. — Un patron de costumes d'enfants va paraître.

Ces patrons sont tous de grandeur naturelle, tons séparés, distincts, et non réduits, non ag-

glomérés sur une seule feuille. Si donc l'on ajoute aux patrons publiés avec les numéros du journal les dessins de tapisserie, les modèles de sacs, de coussins, de tabourets, de fauteuils, en un mot, les centaines de sujets contenus dans l'Album d'ouvrages de dames offert gratis aux abonnés d'un an, on reconnaîtra que le plus joli journal des modes est aussi le moins cher et le plus utile.

Prix des Modes parisiennes: pour un an 52 numéros, 28 fr.
Six mois (26 numéros), 15 fr.
Trois mois (15 numéros), 7 fr.

On souscrit chez Aubert et comp., place de la Bourse.

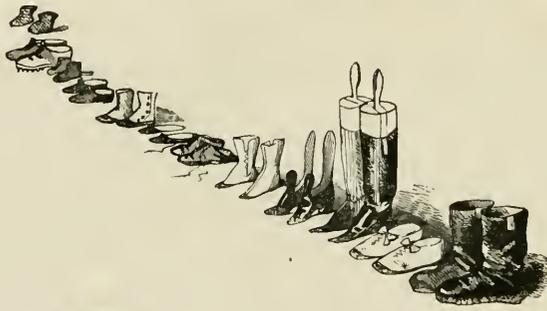
A l'étranger, chez tous les libraires qui vendent les livres français, tous correspondent avec Aubert et comp.

Les grandes Messageries font les abonnements sans frais.

ODONTINE ET ÉLIXIR ODONTALGIQUE

Dépôt chez FAGUER, rue Richelieu, 93; et chez les principaux Coiffeurs et Parfumeurs de Paris, de la France et de l'étranger. — Pour les demandes en gros, s'adresser rue Jacob, 19.

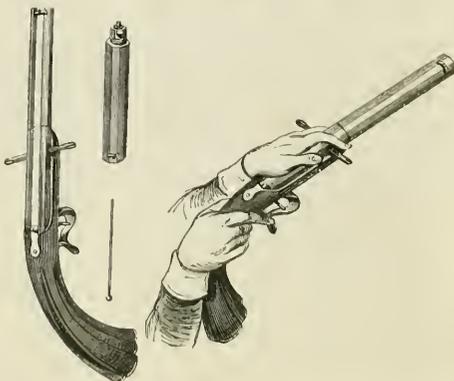
Étude du caractère par la chaussure, d'après Cruikshank.



Tir au Pistolet dans un Salon.



Si la prévoyance est a science de la vie, jamais cette qualité n'a été plus nécessaire que cette année aux maîtres de maison grâce à l'intermèrie de saison qui a alligé tout l'été la villegiature, qu'elle semble menacer encore. Créer des occupations intérieures variées et amusantes à cette population de visiteurs désœuvrés, lorsque toutes les récréations extérieures lui manquent à la fois, n'est pas chose si facile qu'on peut se l'imaginer, et ceux de nos lecteurs qui mément en ce moment la vie de château nous sauront gré de leur indiquer, pour les mauvais jours, un passe-temps qu'ils pourrout offrir



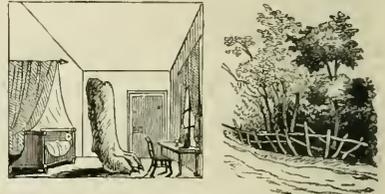
sans danger à leurs hôtes des deux sexes. Il s'agit d'une école de tir au pistolet qui peut s'exercer même au salon, puisqu'elle n'entraîne avec elle ni bruit ni fumée. Tout le monde connaît les effets de la poudre fulminante; mais peu de personnes se sont rendu compte de la force d'expansion qu'elle renferme sous le volume même le plus restreint. C'est cette force d'expansion qu'un des arquebusiers du monde élégant qui sillonne chaque jour le boulevard des Italiens (M. Devisines) vient d'utiliser au profit de nos plaisirs, en l'appliquant seule à la charge du pistolet, dont nous allons es-

sayer de donner la description, en l'aidant de figures qui en faciliteront l'intelligence. Le pistolet a l'aspect et le poids d'un pistolet de tir ordinaire, sauf toutefois la batterie, remplacée à l'extérieur par une légère traverse, et à l'intérieur par un ressort à boudin placé près de la crosse. Le canon, formé de deux portions qui s'ajustent ensemble au moyen, soit d'un pas de vis ou d'un cran à baïonnette, soit d'un ressort à charnière, se sépare sans effort par le milieu pour permettre de placer, sur une cheminée pratique au bas de la partie supérieure, une simple capsule, qui formée à elle seule toute la charge; le canon rajusté reçoit ensuite dans sa cavité un léger grain de plomb de chasse remplissant son calibre, et que l'on y introduit au moyen d'une petite bague en fer qui se tire de la crosse même du pistolet; ces deux opérations terminées, saisissant le pistolet de la main droite, et posant les deux premiers doigts de la main gauche sur la traverse qui remplace extérieurement la batterie, le tireur le ramène vers la crosse jusqu'à ce qu'un léger claquement, produit par le point d'arrêt, lui annonce que les spirales du ressort à boudin ont été comprimées et que le pistolet se trouve armé; relevant alors l'arme à la hauteur de l'œil, on ajuste, et le doigt appuyé sur la gâchette, en débandant le ressort, enflamme la capsule, qui, sans fumée et sans autre bruit qu'un petit coup sec, envoie, à la distance de quinze pas environ, le grain de plomb sur une cible formée de plusieurs cercles numérotés; un mécanisme ingénieux pratique dans cette cible indique les chiffres du cercle dans lequel le grain de plomb a frappé, lesquels s'additionnent comme les points de la partie de billard. Cet appareil complet, d'un prix fort peu élevé, sera d'autant plus recherché qu'il n'entraîne aucune nécessité de nettoyage, et qu'il peut être réparé, en cas d'accident, par tout serrurier ou autre ouvrier travaillant le fer à la campagne.

Récit.

REPLICATION DU DERNIER REZU.

Hoi ni tout qui mal y pense.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinof-Dvor, 22. — F. BELLZARD et Co, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

Chez V. HEBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).

A NEW-YORK, au bureau du Courrier des États-Unis, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et Co, rue Damiette, 2.